

Texte Christophe Pincemaille
Photographies Éric Sander

Le parc de Saint-Cloud

Le parc de Saint-Cloud

Texte
Christophe Pincemaille

Photographies
Éric Sander

Couverture :
La fontaine du Gros Bouillon.

Pages de garde :
*La Grande Cascade, vue depuis
le haut de la cascade.*

Pages suivantes :
*Le Faune dansant.
La terrasse et le bassin
de l'Orangerie.*

*Point de vue de l'allée
de la Comédie, panorama
sur Paris et la Seine.*

Conception graphique : Maria Maddalena Marin

© Éric Sander / Centre des monuments nationaux
pour toutes les photographies de ce livre sauf mention contraire.

© Editions des Falaises, 2017
16, avenue des Quatre Cantons
76000 Rouen
102, rue de Grenelle
75007 Paris
www.editionsdesfalaises.fr

Achévé d'imprimer en septembre 2017 sur les presses de l'imprimerie PBTisk (UE)
Dépôt légal : octobre 2017 - ISBN 978-2-84811-340-1





Sommaire

II

Prologue Parmi les joies et les parfums d'une fête

I7

Promenade dans les jardins de Monsieur

53

Des fêtes et des bals

93

Le parc d'une guerre à l'autre

II3

Épilogue Je rêve à la beauté de ces lieux

121

Le parc de Saint-Cloud aujourd'hui Un jardin remarquable







• L'immense éventail de verdure se déploie au-dessus des grilles. •

La terrasse du Château.

Prologue

• Parmi les joies et les parfums d'une fête •

“Laudatores temporis acti”

Ce n'est faire injure à personne de dire que le parc de Saint-Cloud, miraculeusement rescapé des combats de 1870 qui sacrifièrent, hélas, le palais, et non moins miraculeusement préservé de l'urbanisation galopante de la région parisienne qui aurait pu l'engloutir, renvoie aujourd'hui l'image d'une gloire éteinte. A partir de 1660, Philippe, duc d'Orléans, Monsieur frère unique de Louis XIV, avait aménagé là des jardins merveilleux dont il subsiste seulement le plan général et de maigres vestiges. La résurrection de Saint-Cloud n'est pas pour demain et parions qu'elle ne verra jamais le jour. Versailles fut plus heureux en d'autres temps, mais le château avait échappé à la destruction, au prix, il est vrai, d'une profonde mutation qui le transforma en musée. Sa rénovation, décidée par la Monarchie de Juillet, participait d'un mouvement national qui ne se démentit plus par la suite. Sur le plan de la mémoire collective, Versailles rassemblait dans son reliquaire des symboles infiniment plus chargés de sens que l'infortuné Saint-Cloud.

Saint-Cloud n'était pas né de la volonté d'un grand roi mais du désir d'un prince fastueux ; il était devenu maison royale en 1785, par le caprice d'une reine, Marie-Antoinette, qui le fit acheter en son nom, contrairement aux usages. De 1802 à 1870, il demeura la résidence d'été officielle de tous les chefs de l'État, depuis Bonaparte Premier consul jusqu'à Napoléon III. Et c'est de ses jardins que le dernier empereur partit à la guerre le 28 juillet 1870. Avec le succès que l'on sait. Et plus désolant encore, c'est un obus français, tiré depuis le fort du Mont-Valérien, le 13 octobre suivant, sous le regard impassible des Prussiens qui assiégeaient Paris, qui réduisit le château en cendres.

Au gré de l'évolution des styles, en deux siècles d'existence, Saint-Cloud fut agrandi, embelli, modernisé pour l'adapter aux goûts et aux besoins de ses divers occupants. Sans jamais qu'aucun d'eux ne portât atteinte à son prestige ni à son intégrité. Ces mutations, propres aux demeures princières et qui furent parfois un peu rudes, accompagnaient parallèlement l'évolution naturelle du parc. Soumis au cycle de la vie et de la mort, un jardin est une métamorphose qui entraîne celle du

promeneur. A chaque époque sa signature et ses préférences : au jardin merveilleux de la chorégraphie baroque du « paraître », succéda le jardin plus brut et moins peigné des fêtes galantes, qui annonçait le jardin romantique du siècle d'après. La variation des sensibilités avait ses adeptes et ses contempteurs, ceux qui se reconnaissaient dans la nouveauté et ceux, au contraire, qui regrettaient le temps passé. Enthousiasme des uns, nostalgie des autres, c'est dans ce balancement continu des appréciations que se mesure le degré artistique d'une pareille réalisation. Jean Vatout, bibliothécaire du roi Louis-Philippe et érudit des résidences royales, dans son histoire de Saint-Cloud, au chapitre des jardins, relevait les changements qu'on y avait opérés. « Si on les compare avec l'ancienne description, remarquait-il, les *laudatores temporis acti* regretteront peut-être bien des choses que les ans, ou le caprice des divers maîtres de ces lieux, ont fait disparaître : ainsi, on chercherait en vain la Grotte de verdure qui ombrageait la grande cascade ; une foule de statues qui ornaient les bassins ; les Goulottes, au murmure desquelles Charlotte de Bavière allait souvent rêver et quelquefois médire ; le Trianon, remplacé par le pavillon de Breteuil, mais déshérité de ses jardins brodés, de ses tourelles et du grand bassin de Vénus ; l'allée des Portiques ; le pavillon de la Félicité, élevé par Marie-Antoinette sous des auspices qui l'autorisaient à lui donner ce nom ; le Mail, le Fort et mille autres détails minutieusement recueillis et célébrés par les poètes et les auteurs contemporains. Mais Saint-Cloud, en perdant son antique parure et ses vieux boulingrins, a gagné en majesté et surtout en agrément ; il a conservé ses arbres séculaires, ses heureux accidents de terrains ; Sa Majesté Louis-Philippe a fait percer des routes charmantes, jeter des ponts artistement suspendus, ménager de riants points de vue, ouvrir d'heureuses communications, disposer des promenades délicieuses dans le parc réservé ; enfin les belles cascades qui ont si bien inspiré la muse brillante du poète des jardins, feront l'éternelle admiration de la France et de l'Europe »¹.

L'éternelle admiration ne survécut pas longtemps à l'enthousiasme de Vatout. Une guerre est rapidement passée par là. Elle a privé le parc de son château. Les jardins existaient d'abord pour l'agrément des souverains et ils avaient été modelés en fonction de leurs désirs. Le palais ne projette plus d'ombre sur le sol, il ne renvoie plus son image renversée sur le miroir d'eau du Fer à Cheval. Que sont devenus les jours de fête où l'on faisait jouer les Grandes Eaux, où l'on prétendait qu'en dépit des hivers les fleurs naissaient sans cesse, quand le parc s'ouvrait au public, que les forains l'investissaient et que les foules accouraient pour profiter du spectacle et s'amuser dans la proximité des princes ? Des relations dans les gazettes, des citations dans les mémoires ou dans les souvenirs des contemporains, de belles pages dans les contes ou les romans. Saint-Cloud survit dans les mots et dans des récits qui en restituent la magie. Ces jardins conçus pour émerveiller suscitaient l'émerveillement. A la différence d'un édifice qui se délabre et s'effondre, faute d'entretien, un jardin abandonné retourne à l'état sauvage. Démoli le château Neuf de Saint-Germain-en-Laye, disparus Marly, Saint-Cloud, Meudon ou Bellevue, mais leurs jardins subsistent pour le plaisir des promeneurs. On peut raser une cité entière jusqu'à la dernière pierre, dynamiter un temple ou une forteresse, la terre, qu'on le veuille ou non, retourne à la terre.



Le palais ne renvoie plus son image renversée sur le miroir d'eau du Fer à Cheval.



Les Goulottes, au murmure desquelles Charlotte de Bavière allait souvent rêver... ☺

L'allée des Goulottes.



Le bassin des Vingt-Quatre Jets et le chalet de la Félicité devant le jardin du Trocadéro.



« Saint-Cloud avait tout pour séduire. »

*Le bassin des Carpes
et le pavillon de Valots.*

« Promenade dans les jardins de Monsieur »

*« Une maison de délices, avec beaucoup
de grandeur et de magnificence »*

La mémoire de la terre l'emporte toujours sur la mémoire des hommes. Il y a plus de deux millions d'années, à l'ère quaternaire, la Seine s'est enfoncée dans les couches sédimentaires, a taillé, à chaque virage, des falaises sur ses rives extérieures et a comblé de ses alluvions l'intérieur de ses méandres. Ainsi la boucle de Boulogne réunit-elle les conditions favorables à l'élaboration de coteaux boisés qui finissent en pente douce vers Puteaux et qui ont donné son nom au département des Hauts-de-Seine. Le fleuve s'y développe sur plus de quinze kilomètres. Il a creusé un immense amphithéâtre, dessinant le paysage le plus contrasté et sans doute le plus panoramique de tout l'ouest parisien. Dès le XVI^e siècle, quand apparut le goût de la campagne, on commença à le théâtraliser en jouant sur sa couverture forestière, sur ses versants boisés, sur la Seine, qui comme un canal à ses pieds, ouvre de magistrales perspectives. On traça des terrasses pour admirer la vue sur Paris et souligner d'un trait l'horizon. Jouissant d'un point de vue admirable, bien aéré sur ses hauteurs, protégé des vents d'ouest chargés d'humidité, si près de la capitale et néanmoins séparé d'elle par le bois de Boulogne, ce vestige de l'antique forêt du Rouvray, Saint-Cloud avait tout pour séduire.

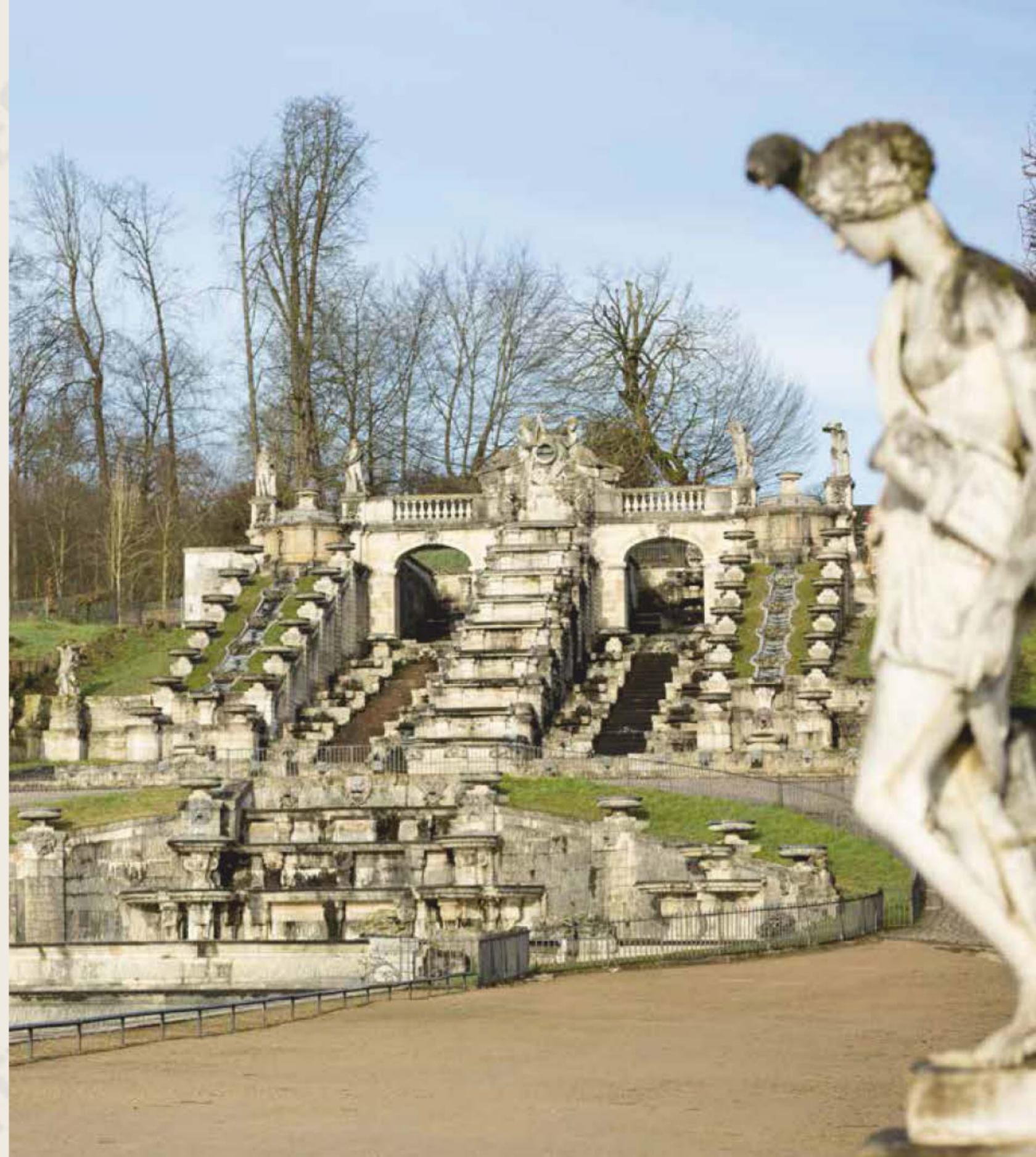
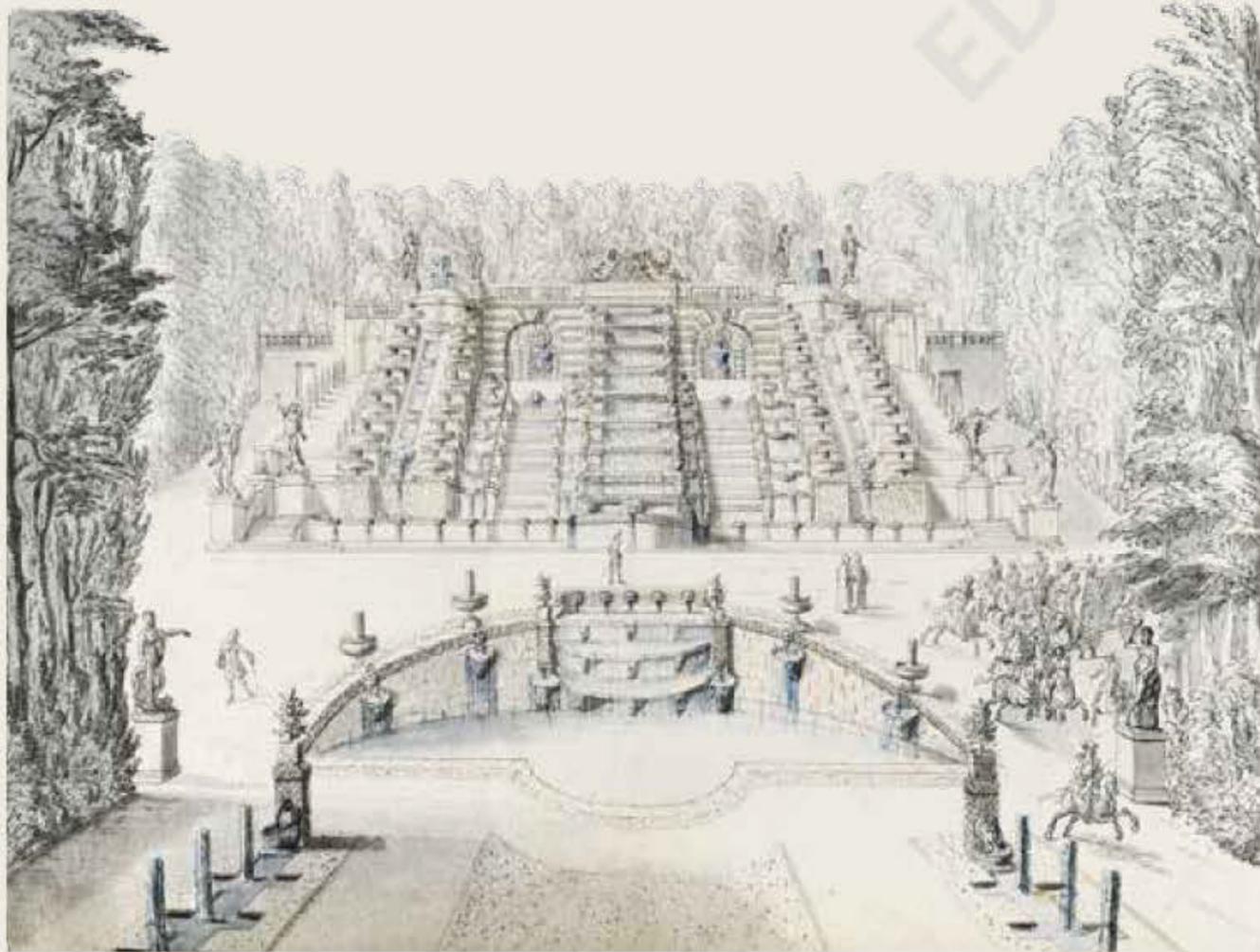
Saint-Cloud avait charmé les derniers Valois — Henri II y avait bâti une maison de plaisance dans le goût italien, qui formera le noyau du futur palais. Son « casino de plaisir » passa ensuite à la puissante famille des Gondi. Eux-mêmes l'enrichirent de volières, de cascades et de fontaines qui actionnaient des orgues hydrauliques, ornèrent ses jardins de grottes en coquillages, de perspectives peintes en trompe-l'œil sur des toiles tendues au fond des allées, de statues de marbre. Ils le revendirent à l'intendant des finances Barthélémy Hervart, qui continua à l'embellir. Ce dernier dévia les sources de Garches et de Villeneuve-l'Étang pour alimenter ses jets d'eau et ses bassins, il ajouta une aile au château qu'il meubla magnifiquement. Le 6 octobre 1658, il reçut Louis XIV et il fit jouer devant la cour ses cascades féériques et illuminer le parc de feux merveilleux. Quinze jours après, le roi achetait Saint-Cloud pour 240 000 livres et le donna à Monsieur.

Pourquoi Louis XIV préféra-t-il Versailles à Saint-Cloud ? Versailles n'était encore qu'un chétif pavillon de chasse, qu'il avait hérité de son père et où il prenait

*Vue perspective de la cascade
de Saint-Cloud*
Album Silvestre Perelle,
XVII^e siècle.

*Musée du Louvre, D.A.G.
Photo © Musée du Louvre,
Dist. RMN-Grand Palais / Suzanne Nagy*

La Grande Cascade.



parfois le divertissement de la Chasse. Soucieux d'inscrire son règne au-dessus de tous les autres, le roi avait besoin d'une étendue quasi illimitée pour édifier un palais qui n'eut aucun équivalent. Un rebord de plateau, trop entaillé et trop étroit, sans véritable réserve d'espace à l'arrière, n'aurait pu convenir à ce vaste dessein qui s'ébauchait à peine. Et depuis l'épisode fâcheux de la Fronde, en janvier 1649, Louis se méfiait de Paris. Il n'aspirait pas seulement à s'établir hors de sa capitale, il voulait aussi lui tourner le dos. Certes, il aurait pu la surveiller depuis les hauteurs de Saint-Cloud, mais il préféra lui opposer une superbe ignorance. Pour marquer toutefois sa présence, il installa Monsieur à ce poste de vigie. Cette façon de s'imposer par procuration dans le champ de vision des Parisiens, ce système de représentation par délégation, il le renforça en 1695 par l'acquisition, pour son fils, le Grand Dauphin, du château de Meudon, qui s'élevait au sud de la boucle de Boulogne sur l'arête du plateau. Monsieur et Monseigneur du haut de leurs belvédères dominèrent le ciel de Paris, qu'ils éblouiront souvent par des fêtes fastueuses.



Le site remplissait toutes les conditions pour créer un jardin de plaisance que seul un prince, à cause du coût de son entretien, pouvait posséder². A une exposition saine, à un bon terroir, à la présence de l'eau et à la commodité du lieu, il joignait, et c'était primordial, une vue imprenable sur un paysage libre de toute entrave et procurant un enchantement analogue à la contemplation d'un tableau. « Il n'y a rien de plus divertissant, ni de plus agréable dans un jardin, qu'une belle vue, et l'aspect d'un beau pays. Le plaisir de découvrir sur une terrasse un grand nombre de villages, de bois, de rivières, de coteaux boisés, de prairies et mille autres diversités qui font les beaux paysages surpasse tout ce qu'on pourrait en dire », expliquera Dezallier d'Argenville, à la suite de Vitruve, dans son traité sur la pratique du jardinage (1709). La vue n'est pas affaire de plan, mais de topographie. L'art du jardin est avant tout un art du site, un modelage de l'espace pour faire croire plus grand le jardin qu'il n'est en réalité. « Mais le plus grand art, ajoutait d'Aviler, consiste à bien connaître les avantages et les défauts du lieu, afin de



*Le château et le parc
de Saint-Cloud, XIX^e siècle
Isidore Laurent Deroy.
Musée Municipal, Boulogne-Billancourt
© Bridgeman Images*

*Le rond de la Balustrade,
panorama sur la Seine, Paris et
La Défense.*



Il n'y a rien de plus divertissant, ni de plus agréable dans un jardin, qu'une belle vue et l'aspect d'un beau paysage.

*Vue du château et
des jardins de Saint-Cloud,
XVIII^e-XIX^e siècle
Étienne Allegrain.
Château de Versailles, France
© Bridgeman Images*



La terrasse du Château.



« ... à la manière de Nicolas Poussin peignant des ciels moutonnés. »

*La terrasse de l'Orangerie,
Hippomène et Atalante.*

Double page suivante :
La terrasse de l'Orangerie.

profiter des uns et de corriger les autres ». Monsieur recommanda à Le Nôtre, le jardinier du roi, que son jardin de plaisance fût d'une composition agréable, variée et bien ordonnée. Il désirait également que son tracé fût approprié à la promenade, que l'ennui en fût banni et que rien ne vînt blesser l'œil ; il le voulait riant, frais et ombragé pour s'y reposer, même en plein été, à l'heure de midi.

André Le Nôtre savait saisir le pouvoir expressif des ombres pour créer des jardins « à la française ». Les paysages de l'Île de France lui fournissaient des modèles et il tirait tout le parti possible de la lumière francilienne pour concevoir ses réalisations, un peu à la manière de Nicolas Poussin, qu'il admirait, peignant des ciels moutonnés, où le soleil joue à cache-cache derrière des nuages blancs sur le bleu de l'azur. Avec une maîtrise parfaite des proportions, Le Nôtre appliquait à ses réalisations les lois de la géométrie. Ses architectures de feuillage s'inspiraient beaucoup de l'art des fortifications. Avec la perspective longue qui s'étire à l'infini, il occupait la totalité du paysage jusqu'au point de fuite placé sur l'horizon ; avec la perspective ralentie, il rapprochait les lointains ; avec la perspective accélérée, au contraire, il allongeait les distances. Il imposait un ordre rationnel à l'espace, l'articulait et l'unifiait. Il déclinait toutes les variations sur le thème de l'eau pour en élargir la gamme : aux fontaines, cascades, grottes et canaux traditionnels, il ajoutait des miroirs et des parterres d'eau pour inverser la voûte céleste, faire se croiser les lumières et produire des effets magiques. Le jardin baroque est un théâtre d'illusions en perpétuel mouvement, qui s'anime et respire au gré des ombres changeantes, tantôt longues ou courtes selon les heures du jour, tantôt tournant sur elles-mêmes, un prodigieux artifice qui diffuse les couleurs en exploitant les modulations de l'air et de la lumière.

A Saint-Cloud, les plus célèbres artistes du temps, Le Pautre, Mignard et Le Nôtre exercèrent leurs talents pour rendre réel le merveilleux et mettre en scène l'enchantement. Monsieur excellait à donner le ton à la cour, il « y jetait les amusements, l'âme, les plaisirs, et quand il la quittait, regrettait Saint-Simon, tout semblait sans vie et sans action ». Puisque son frère l'avait condamné à l'oisiveté pour qu'il ne portât pas ombrage au Soleil, il employa son temps et son immense fortune — Louis le couvrait d'or pour l'empêcher de se plaindre — à se construire un royaume féérique. Les deux princes se livraient à une sorte de compétition pour attacher leur nom au palais le plus enchanté, mais ils poursuivaient des objectifs différents : Versailles est une réalisation politique, qui déroule un discours idéologique et diffuse une image très codifiée du Roi ; Saint-Cloud sert de résidence d'été à une altesse royale que l'ordre de sa naissance a écartée du trône. Sous prétexte que Monsieur préférait les hommes aux femmes, d'aucuns ont voulu voir une forme de préciosité à Saint-Cloud qu'ils ont opposée au classicisme de Versailles, selon eux plus masculin. Le Saint-Cloud de Monsieur n'avait rien d'efféminé, il était baroque et dédié aux plaisirs d'un prince et de sa cour. Saint-Simon ne s'y trompait d'ailleurs pas : « A Saint-Cloud où toute sa nombreuse maison se rassemblait, précisait-il, il y avait beaucoup de dames qui à la vérité n'auraient guère été reçues ailleurs, mais beaucoup de celles-là du haut parage, et force joueurs. Les plaisirs de toutes sortes de jeux, de la beauté singulière du lieu que mille calèches rendaient aisé aux plus paresseuses pour les promenades ; des musiques, de la bonne chère, en faisaient une maison de délices, avec beaucoup de grandeur et de magnificence. »



« Un lieu avantageux »

Saint-Cloud combinait naturellement les trois types de jardins, tels que les définissaient les théoriciens de l'époque, les Boyceau, d'Aviler ou Dezallier, sans qu'il fût nécessaire, comme à Versailles, d'entreprendre de gigantesques travaux de génie civil pour les obtenir : dans sa partie basse, au niveau de la Seine, le « jardin de niveau parfait, à assiette égale et unie », c'est-à-dire bien plat ; dans sa partie intermédiaire, le « jardin en terrasses » et dans sa partie haute, le jardin « à assiette montueuse ou inégale », où l'on est « obligé de descendre et de monter continuellement ». Le Nôtre sut tirer fort habilement parti de ces trois dispositions. Dans la partie basse et plane, au pied des terrasses et en bordure du fleuve, il dessina des parterres en broderie qui sont, par excellence, l'ornement bas des jardins et invitent à la promenade : « rinceaux, fleurons, palmettes, feuilles refondues, volutes, enroulements, massifs et coquilles de gazon, sentiers et plates-bandes »..., s'y déclinaient à l'infini. A l'étage supérieur, les terrasses lui permirent de multiplier les points de vue, soit qu'on admirait les parterres, dont les formes géométriques paraissent toujours plus belles vues d'en haut, soit qu'on embrassait du regard l'immense paysage qui se déroule à 180 degrés, avec Paris en son centre, ses collines, ses moulins et ses clochers, la plaine maraîchère, le bois de Boulogne, la Seine et ses îles, les coteaux magnifiques qui la bordent. Quant à l'emplacement du château « en un lieu avantageux », préconisaient les auteurs, il fallait s'en tenir à l'esplanade que Henri II avait fait aménager à mi-pente pour bâtir son casino, du côté du village et près du pont. A cause de la dénivelée du terrain, le premier étage du palais donnant sur la cour royale, qui regardait Paris, correspondait au rez-de-chaussée du côté du parterre et de l'orangerie. A partir de ce point obligé, Le Nôtre traça deux axes, l'un principal, l'Allée de Marnes, orienté est-ouest, qui traversait le bâtiment perpendiculairement à sa façade, le reliait aux jardins du haut et magnifiait les massifs forestiers situés sur le plateau qui surplombe le parc ; l'autre, l'Allée du Mail, parallèle à la Seine, de direction nord-sud, qui le croisait à angle droit et formait comme une longue terrasse jusqu'à Sèvres, à l'exemple de celle qu'il réalisera pour le roi à Saint-Germain-en-Laye. Les allées, simples ou doubles, de front, de traverse, diagonales ou biaisées, rampantes ou en « zic-zac », doublées ou non de contre-allées, se rencontraient à des carrefours pour former des éventails ou des étoiles quadrillés de bosquets. Des palissades d'arbustes taillés au cordeau délimitaient ces derniers et servaient à arrêter la vue pour ménager des effets de surprise ou corriger les accidents du terrain. L'intérieur des bosquets, caché derrière la muraille des feuillages, qu'on avait parfois percée d'arcades, abritait des boulingrins, des salles de comédie, des salles de bal, des amphithéâtres aux gradins engazonnés. Des compositions architecturales élevées en treillage de fer ou de bois complétaient la décoration que des statues, des vases et des bancs venaient agrémenter.

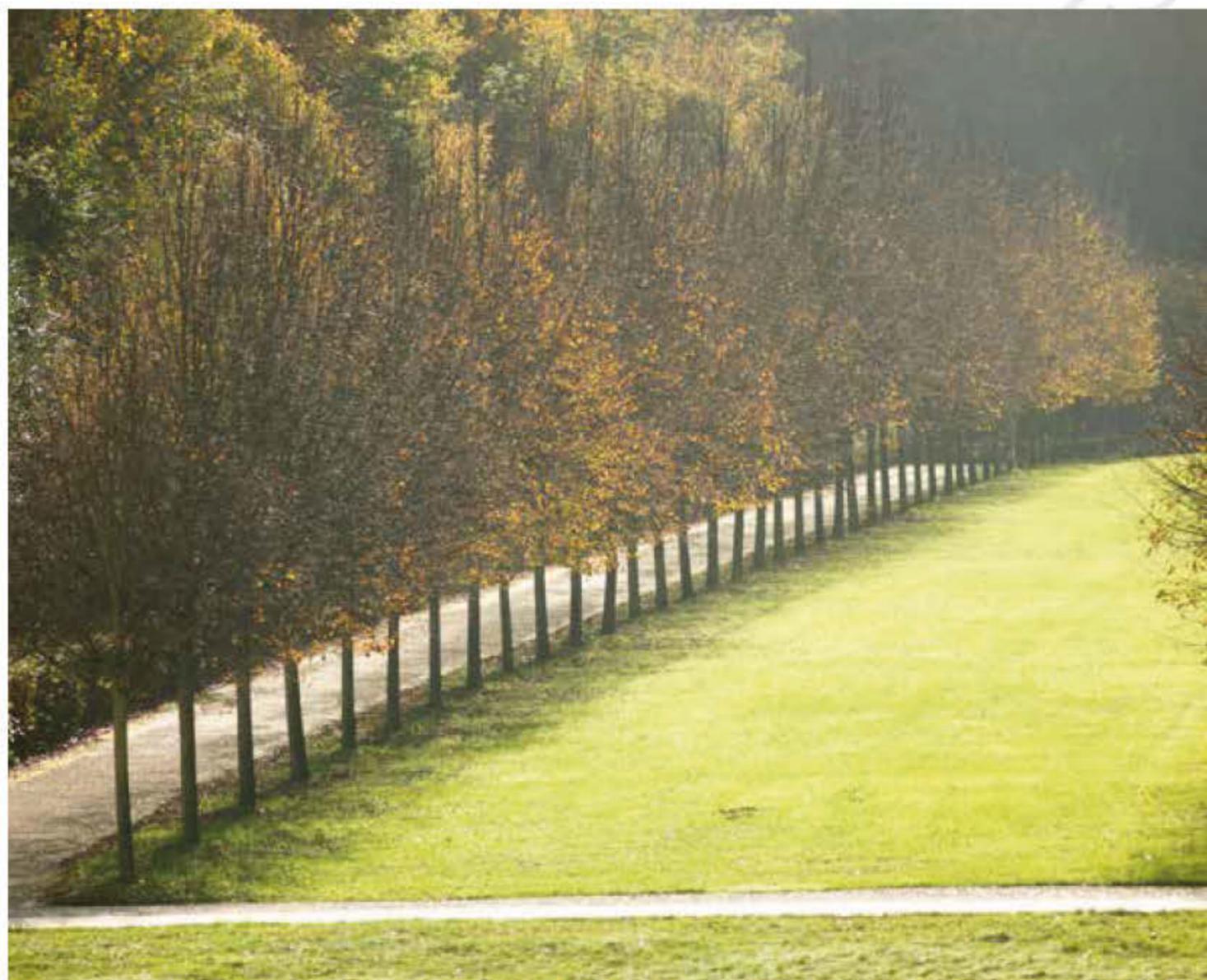
L'eau, qu'elle apparût de façon naturelle ou artificielle, qu'elle fût jaillissante ou plate, vive ou dormante, par son murmure et son mouvement continu, maintient en éveil l'âme d'un jardin. A Saint-Cloud, on n'eut pas besoin d'aller la capter très



La terrasse du Château.



Les allées formaient des éventails
ou des étoiles quadrillés de bosquets. ☺



*La terrasse des Vingt-Quatre
Jets, l'allée de la Félicité
et la statue de Bacchus.*

*À gauche, l'allée de la Félicité
vue de la terrasse
des Vingt-Quatre Jets.*

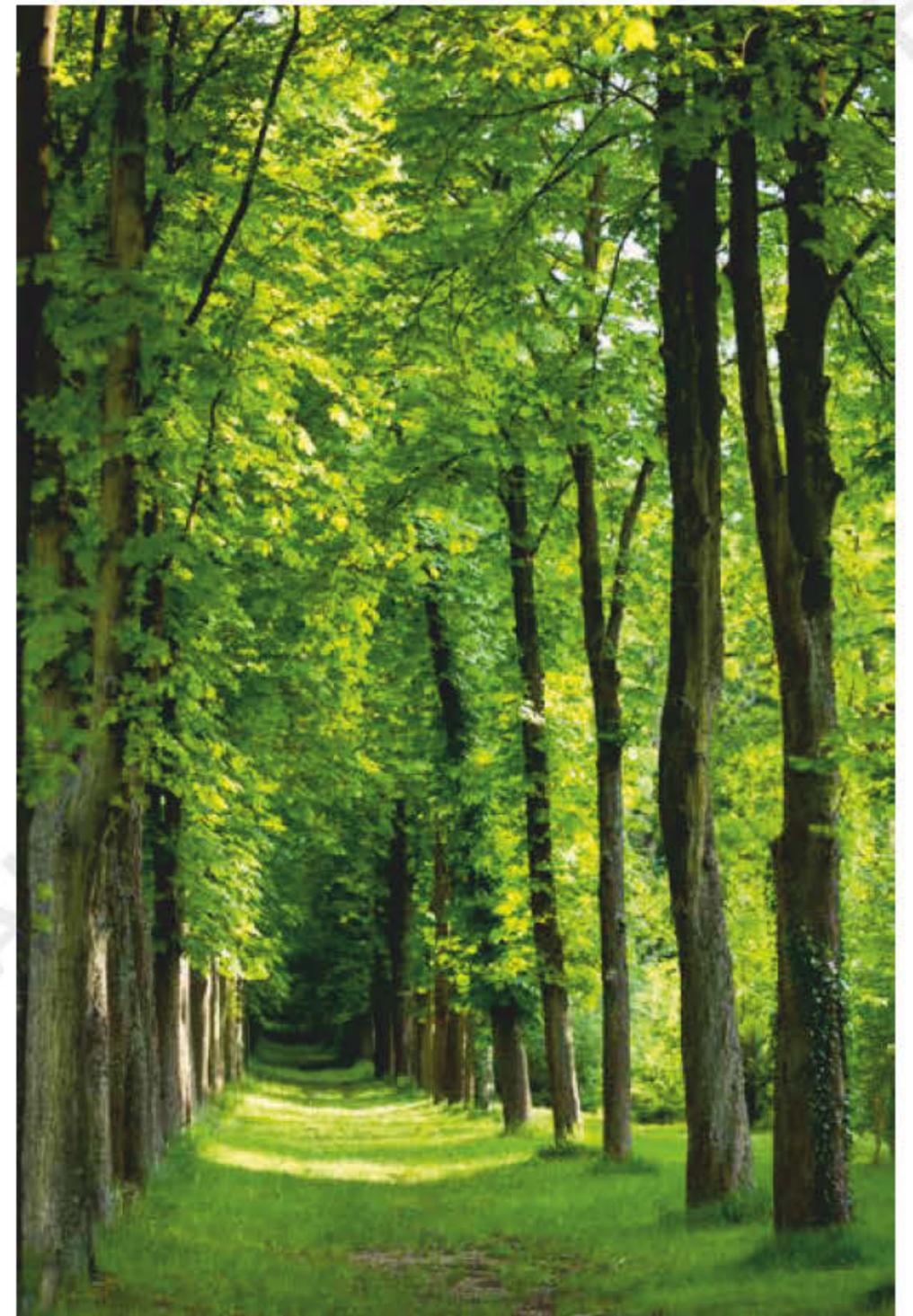
*Double page suivante :
Le sommet du Fer à Cheval
et le départ de l'allée
de la Balustrade.*





Des palissades d'arbustes taillés au cordeau arrêtaient la vue pour ménager des effets de surprise. ☺

Le Petit Parc, le parterre de la Lyre (ou du Centaure), un vase Médicis à décor mythologique marin.



L'allée des Glaises, la contre-allée, entre l'allée de Chartres et l'allée de Versailles.



*L'allée de Marnes reliant le
château aux jardins du haut et
magnifiait les massifs forestiers.*



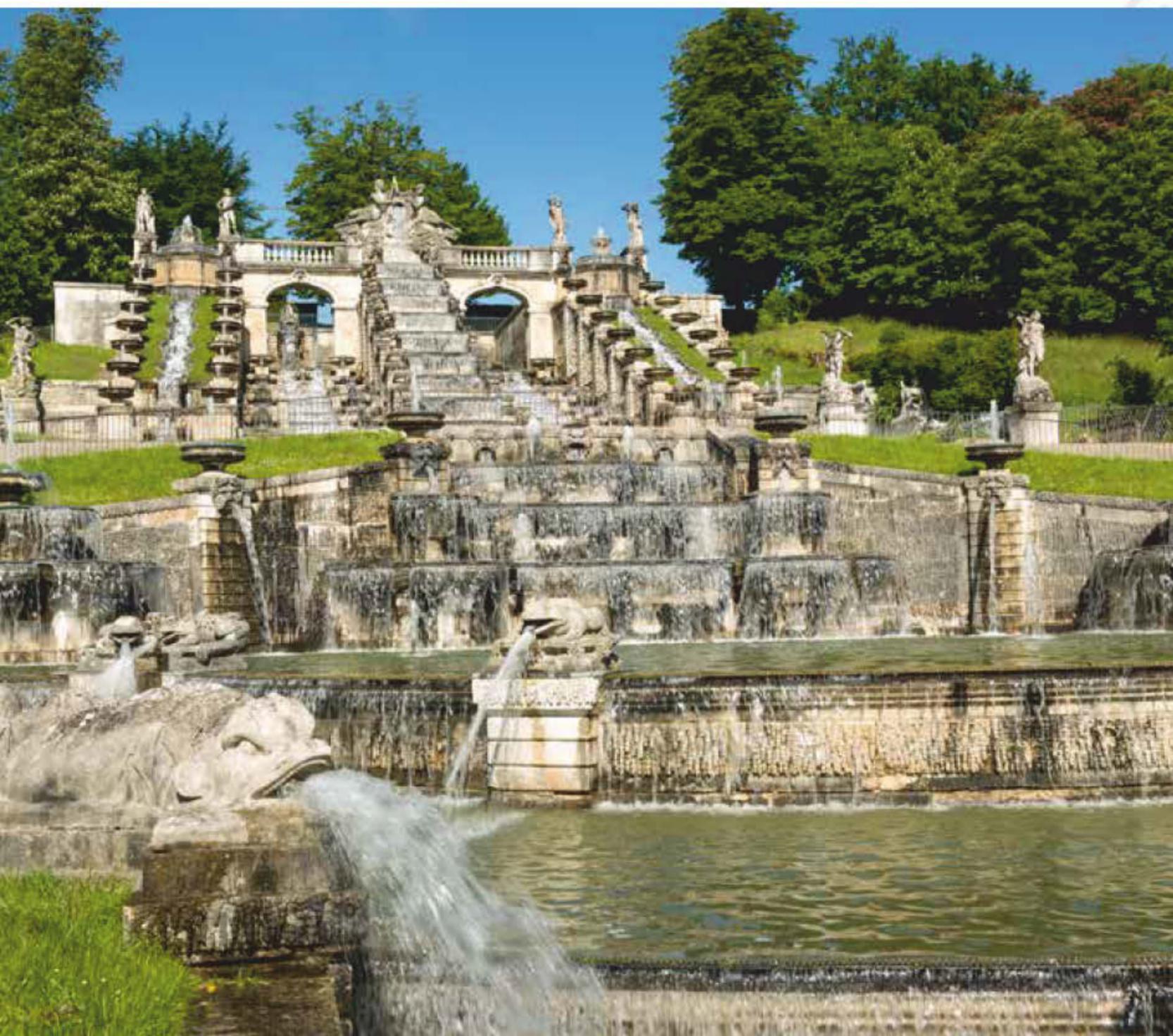
L'allée d'Orléans.



*L'allée des Glaises entre
le bassin des Vingt-Quatre Jets
et l'allée de Chartres.*



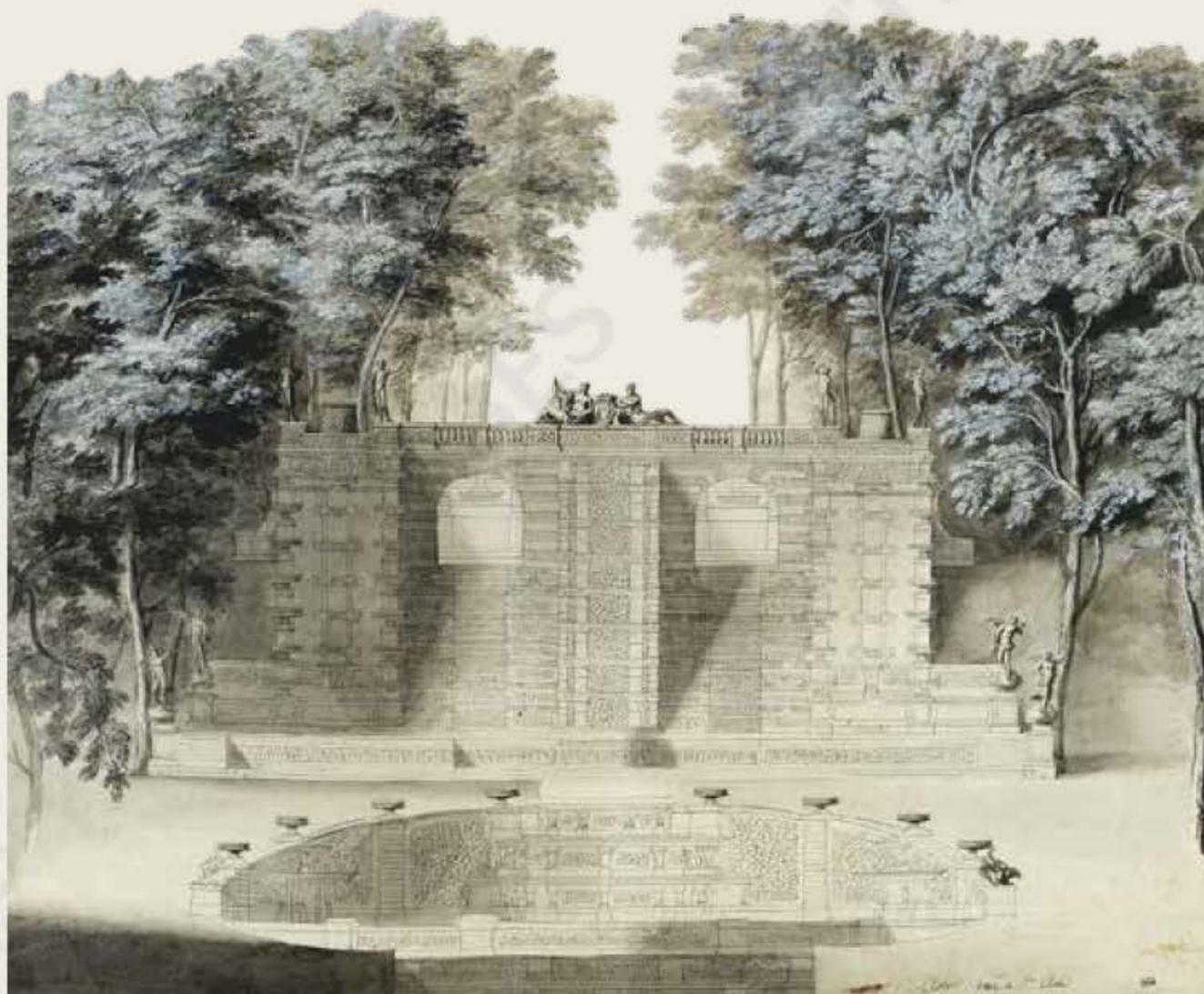
*L'allée reliant le bassin
du Grand Jet au bois
de la Croix Saint-André.*



La Grande Cascade.

Vue de Saint-Cloud
Album Silvestre Perelle,
XVII^e siècle.

Paris, musée du Louvre, D.A.G.
Photo © Musée du Louvre,
Dist. RMN-Grand Palais / Suzanne Nagg





*Perspective depuis le bassin
des Trois Bouillons vers
l'allée des Goulottes.*

loin. Il fut relativement aisé de la domestiquer pour alimenter des jets, des gerbes, des bouillons, des miroirs ou des canaux. Les sources ne manquaient pas et le ru de Vaucresson avait la bonne idée de traverser le parc pour venir se jeter dans la Seine. Alors d'une cascade naturelle, Le Nôtre fit un prodige d'artifice, une rivière magique qui émerveilla le monde et valut aux jardins de Saint-Cloud leur célébrité. La Grande Cascade chutait en contrebas du château et semblait, vue depuis les parterres du bas, comme un portique triomphal que couronnaient les figures monumentales de la *Seine* et de la *Loire*. Deux dragons crachaient l'eau dans neuf nappes en gradins, des cascades secondaires jaillissaient de champignons ou de dauphins, fusionnaient en un déluge de cristal et descendaient « en moutonnant jusqu'en bas sur des rampes gazonnées et ornées chacune de deux rangs de chandeliers », pour finir dans un dernier bassin, accosté des statues des *Quatre Vents* (*Borée, Euros, Notos et Zéphyros*), que prolongeait une allée d'eau.

*« Il est temps de vous mener
à la promenade »*

Saint-Cloud entra dans les lettres françaises au gré des promenades littéraires que le courant de la préciosité, dans les années 1650-1660, mit à la mode. L'aristocratie commençait à coloniser les coteaux de la Seine pour prendre, à la belle saison, quelque repos dans les maisons de campagne qu'elle se faisait construire. Les Précieuses, qui tenaient assemblée l'hiver dans les ruelles de leur chambre parisienne, se déplaçaient l'été dans ces « rendez-vous de noble compagnie » pour poursuivre au vert les jeux brillants de la conversation mondaine et de l'improvisation poétique. L'invention de la villégiature et le « tourisme de jardins » se développèrent dans une effervescence culturelle où les femmes se voulaient critiques littéraires. La promenade à Saint-Cloud, à deux petites lieues de Paris, fut une espèce de topo que Madeleine de Scudéry reprit à son compte dans *Mathilde d'Aguilar*, un roman qu'elle fit paraître en 1667. Par un beau jour d'automne, une société distinguée de cinq femmes et de quatre hommes, « dont l'esprit était assurément propre à rendre une compagnie fort agréable » décidait « d'aller passer à une de ces agréables maisons qui sont au bord de la Seine du côté qu'elle descend. » Selon la règle qu'appliquait cette société lettrée, il revenait à la narratrice principale de faire la description, selon sa fantaisie, d'une belle maison de campagne, que la dédicace à Monsieur révélait être Saint-Cloud.

« Il est temps de vous mener à la promenade, et de vous faire descendre dans le jardin par cet escalier vestibule dont j'ai déjà parlé... Au-delà du parterre, on perd la belle vue et l'on trouve un petit canal solitaire... On descend ensuite par un escalier assez rustique, ayant à la gauche ce petit canal et à la droite une petite allée basse assez étroite, avec un ruisseau au milieu et une petite grotte sauvage et solitaire au bout extrêmement propre à laisser passer la grande chaleur des plus



Un petit canal
solitaire.

*Le bassin des Chiens et Vénus
callipyge à gauche et le bassin
des Chiens vers l'allée des
Goulottes à droite.*



longs jours de l'été... Ensuite on va à un carrefour champêtre où l'on trouve trois petites allées qui vont entre de grands arbres jusqu'à trois fontaines avec des bains rustiques... Ensuite on va par un chemin très agréable voir une grotte, au-devant de laquelle est un gros bouillon d'eau... On voit à la droite une allée avec un jet d'eau, à la gauche, cette même allée qui continue, et au-delà d'une fontaine une perspective qui laisse entrevoir une petite nymphe et un petit chien... On entre ensuite dans cette grotte où l'on rencontre tout ce qui peut amuser les yeux et tout ce que l'art qui s'est rendu le tyran des eaux les plus libres a inventé de plus joli... Au sortir de la grotte, il faut passer assez près du haut d'une admirable cascade... On découvre tantôt des balustrades, tantôt des palissades, et enfin descendant entre les grands arbres qui semblent toucher les nues, on arrive à un grand carré d'eau qui est une des plus belles choses qu'on puisse voir [le Grand Jet]... Il est revêtu d'une balustrade du côté du bois qui va en montant et du côté de cette balustrade paraît un grand rocher d'eau... deux fontaines dont les jets vont en arcade, accompagnent cette roche de cristal mobile et plusieurs mufles au-dessus de la balustrade jettent l'eau

« L'eau maintient
en éveil
l'âme
d'un jardin. »

La Grande Cascade en eau.



« Des dragons
crachant
l'eau. »

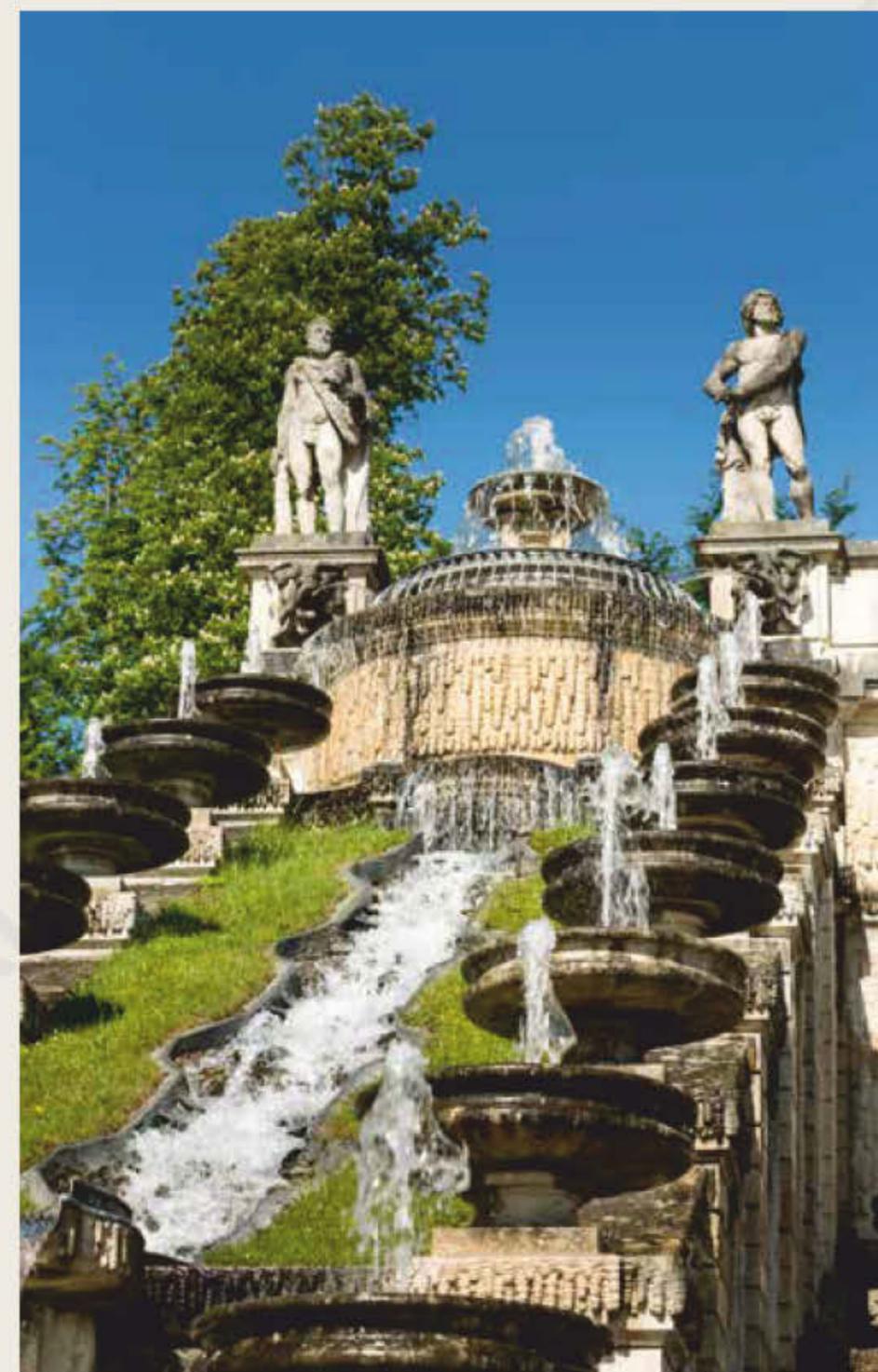
La Grande Cascade en eau.





« D'une cascade naturelle,
Le Nôtre fit une rivière magique
qui émerveilla le monde...
...comme un portique triomphal
que couronnaient les figures
monumentales de la Seine
et de la Loire. »

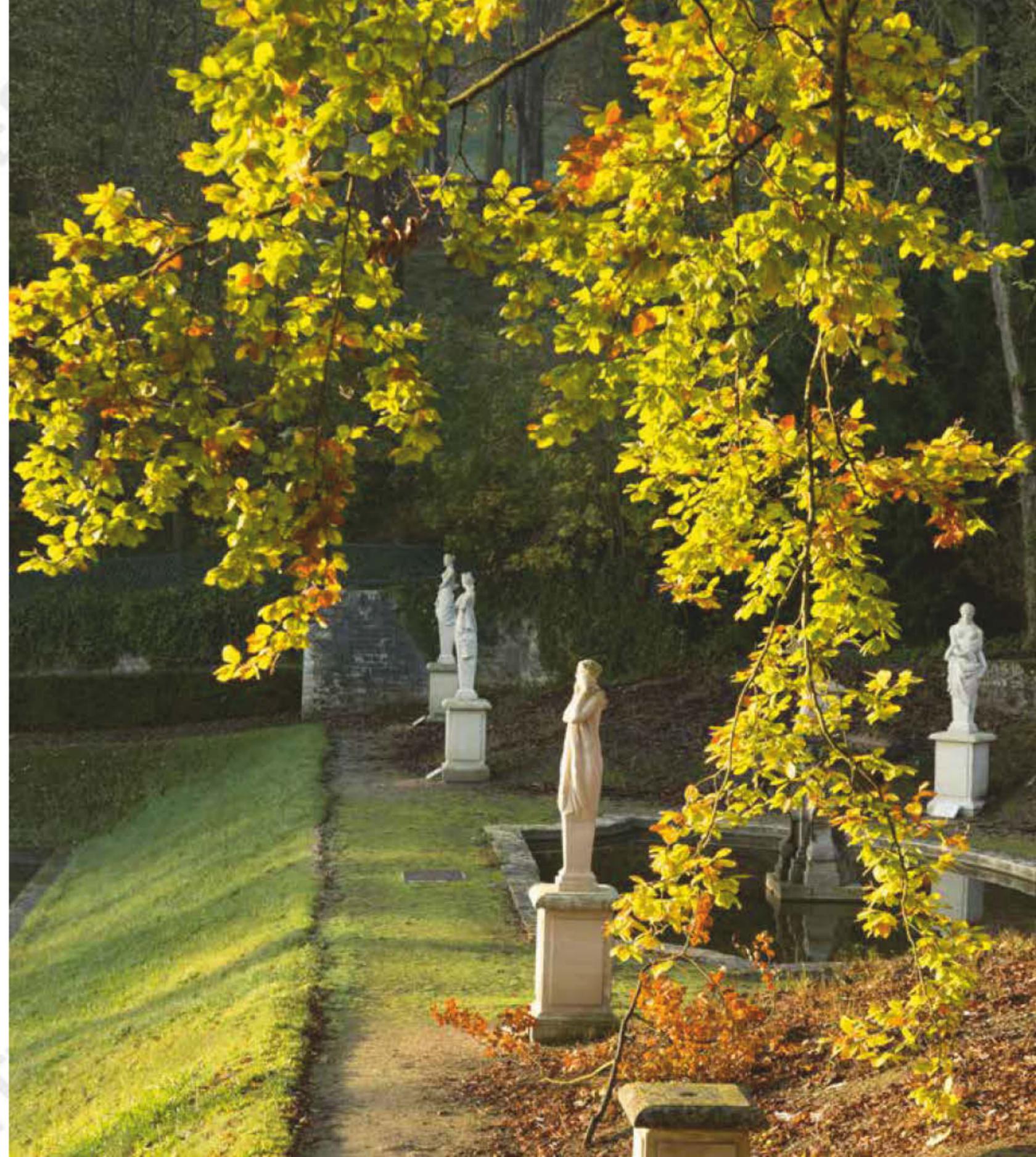
La Grande Cascade.



différentes paraissent encore des mufles dorés qui jettent de l'eau ; et vers le haut, on voit deux autres dauphins soutenant des figures qui jettent aussi de l'eau abondamment, et parmi tout cela un grand nombre de boules dorées représentant des bombes et servant de corps à une très belle et très ingénieuse devise qui a été faite par un homme de beaucoup de mérite pour un très grand prince [la devise de Monsieur, *Alter post fulmina terror – Une autre terreur après les éclairs*]. Mais tout ce qu'on peut dire ne peut représenter ces grandes nappes d'eau, ces jets, ces bouillons, ces rigoles, ces ruisseaux, ces torrents qui se précipitent à l'envi l'un de l'autre et qui contribuent tous selon leur pouvoir à enchâsser dans du cristal liquide cette belle montagne d'architecture. En un endroit les eaux jaillissent, en l'autre elles coulent et s'étendent : en un lieu, elle se précipitent, en l'autre elles ne font que glisser ; et cet élément qui n'a presque point de couleur naturelle en prend là plusieurs d'espace en espace pour le plaisir des yeux. Car les gros bouillons d'eau blanchissent comme la neige, les rigoles prennent couleur du gazon, l'eau qui s'épanche sur les chandeliers et les mufles fait des flots dorés comme ceux du Pactole et toutes ces eaux semblent ensemble partout les mêmes et partout différentes, se répandent avec tant de force et tant d'abondance, que quand elles auraient la mer pour réservoir, elles ne pourraient paraître avec plus de prodigalité. Mais enfin elles se déchargent dans un grand bassin qui a plusieurs jets d'eau et plusieurs mufles dorés qui se déchargent aussi dans des coquilles à double rang ; et c'est précisément à droite et à gauche qu'on voit cette belle devise dont j'ai déjà parlé. Pour accompagner cette magnifique cascade, au-delà de ce bassin que je viens de décrire qui a des deux côtés les figures des quatre vents, et quelques autres, sont deux dragons qui jettent aussi de l'eau, et une belle allée gazonnée par le milieu, et de chaque côté elle a des jets d'eau en forme de balustrades de cristal qui retombent dans de petits bassins liés par un agréable ruisseau qui murmure et qui coule entre du gazon : et plus loin est encore un rondeau, avec un beau jet au milieu, au-delà duquel est une allée conduisant à une balustrade qui donne sur le bord de la rivière... Depuis que les hommes ont trouvé l'art de tyranniser les eaux et de les assujettir à suivre leur volonté, on ne les a jamais employées ni avec tant de magnificence, ni avec tant de beauté... »

Descendant entre les grands arbres
qui semblent toucher les nues, on arrive
à un grand carré d'eau... »

La fontaine du Gros Bouillon.





« Saint-Cloud, résidence d'été et théâtre de plein air, fut modelé pour la fête et le divertissement. »

Des fêtes et des bals

« Une infinité de guirlandes
et de festons de fleurs »

Qu'y avait-il de si admirable à Saint-Cloud ? Le mobilier de marbre ne retenait guère l'attention ; les douze divinités signées de Guillaume Cadaine, sculpteur ordinaire de Monsieur, pour le bassin des Cygnes sur le thème des *Quatre Éléments* n'avaient rien d'exceptionnel, sinon qu'elles rendaient un agréable effet d'ensemble ; les figures de la *Seine* et de la *Loire* ne valaient que pour leur association spectaculaire avec le déluge de cristal que crachait la Grande Cascade ; ni les dragons, ni les dauphins, ni même les *Quatre Vents* qui formaient comme un cortège autour d'elles, n'attendaient un commentaire élogieux ; la Vénus assise sur un char en forme de coquillage de la fontaine éponyme, accostée d'un Cupidon qui tenait un parasol au-dessus de sa tête, d'où l'eau s'échappait, soutenait la beauté des huit panneaux du parterre brodé qui l'entouraient, sans inspirer d'éloge particulier. Non, le plus étonnant, le plus spectaculaire, qui faisait la fierté de Monsieur et la réputation de ses jardins, indiscutablement c'étaient ses jeux d'eau. Le Nôtre avait fait disparaître la grande irrégularité du terrain en le soumettant aux règles de la géométrie. Il avait réussi le tour de force de joindre les jardins du haut à ceux du bas par une habile utilisation des rampants, accentuant l'effet général de belvédère et d'amphithéâtre. Saint-Cloud, résidence d'été et théâtre de plein air, avait été modelé pour la fête et le divertissement. Façonné par la nature et aménagé par la main d'un homme habile, ce gigantesque ouvrage offrait l'avantage d'une double disposition, soit qu'on utilisait la terrasse supérieure comme un balcon et les allées du versant comme des gradins d'où l'on pouvait admirer les spectacles donnés dans les parterres du bas ou depuis la Seine ; soit qu'on se déplaçait dans les jardins du bas pour assister aux grandes eaux et à leurs illuminations qui mettaient en mouvement et en feu tout le flanc du coteau.

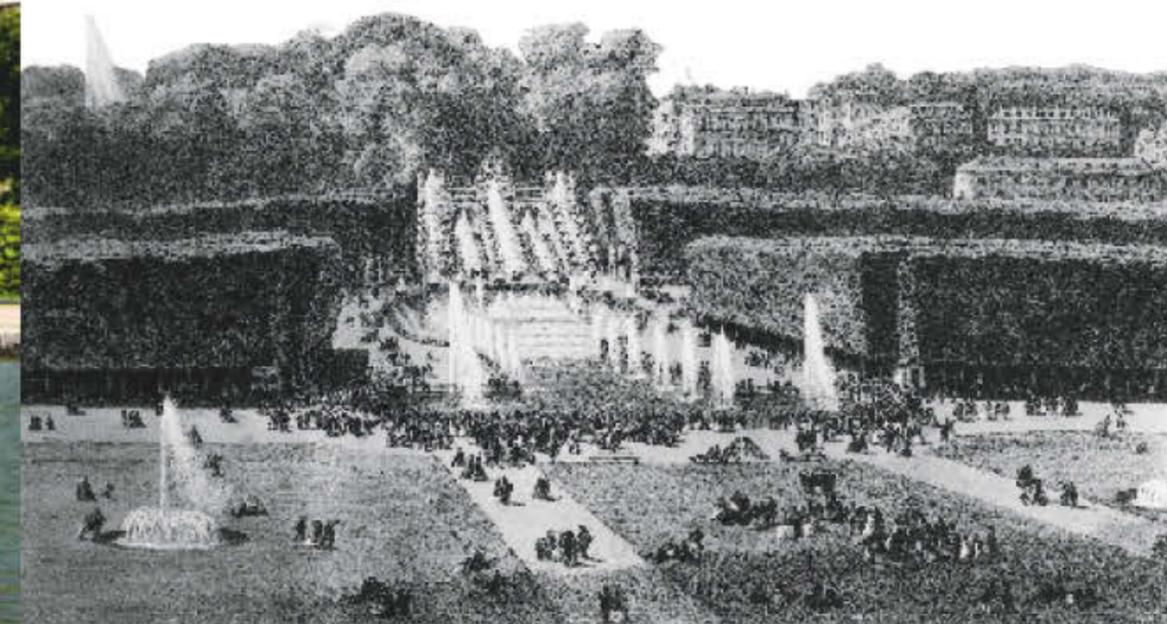
Saint-Cloud était aussi un lieu ouvert et non un espace fermé où l'on se fût caché au regard du monde. Les princes sont contraints à une vie de représentation qui les oblige à s'exposer en permanence. Louis XIV avait poussé cette règle à son paroxysme et rendu public chaque instant de son existence, chacun de ses gestes, même les plus intimes. « Nous ne sommes pas comme des particuliers ; nous nous devons tout entier au public », aimait-il à rappeler. La distribution de ses appartements s'ordonnait comme des poupées russes, selon une hiérarchie des pièces qui réduisait l'intime à presque rien et le confinait dans quelques arrières-cabinets ; tout le reste, y compris la chambre à coucher, relevait de la vie de cour

L'escalier de la terrasse
de l'Orangerie.



avec son cérémonial très codifié. La règle appliquée à l'intérieur, valait aussi pour l'extérieur. A l'exemple du roi à Versailles, Monsieur avait laissé au peuple le libre accès, toutefois réglementé, à ses jardins. Aux premiers frémissements du printemps, quand la nature s'éveillait, ses jardins émergeaient de leur sommeil et entraient dans un nouveau cycle de réjouissances.

L'inauguration, en 1667, de la Grande Cascade, dont l'idée même était un coup de génie, inspira une féerie royale, avec la participation du roi en personne : « Soudain, de toute part du bois et de la colline, on vit surgir les chevaliers de la Cour en grand nombre, ornés de plumes et de rubans, et peu après apparaître le Roi sur une sorte de char triomphal entièrement doré et peint, qu'il conduisait lui-même, et où avaient pris place Madame et la princesse de Monaco ; et tout le char était rempli de dames.... et derrière suivaient deux calèches de brocart découvertes, pleines de dames et conduites par des chevaliers. » Louis XIV manifestait une prédilection particulière pour le domaine de son frère, à se demander même s'il ne l'eût pas préféré à ses propres résidences. Peut-être retrouvait-il à Saint-Cloud, combinés en un seul lieu, le pittoresque de Marly, l'atmosphère de Trianon et la magie des eaux de Versailles. Le roi s'y sentait chez lui et la société de Monsieur, qu'une étiquette allégée rendait moins étouffante, le mettait de bonne humeur. Louis se ressourçait à quelque chose de plus humain auprès de son frère, qui déployait des prodiges



La Grande Cascade en eau.

*Cascade et palais
de Saint-Cloud, vers 1850,
Théodore Müller.
Paris, Bibliothèque Nationale.
© akp-images*

d'invention pour le distraire : en vingt ans, entre 1680 et 1698, Monsieur donnera mille soupers, collations, médiannes ou repas gras après des jours maigres, organisera douze fêtes de grand apparat étalées sur plusieurs jours. On ne peut pas les décrire toutes, on pourrait évoquer la visite de Louis XIV, en juin 1659, quand il se rendit à Saint-Cloud, par la Seine, depuis le Louvre, en galiote tendue de cuir de Cordoue, on a évoqué celle de 1667, on pourrait s'arrêter un instant sur la fête du 11 août 1672, qui se déroula par un temps magnifique.

Ce jour-là, Monsieur avait ouvert le bas-parc aux Parisiens, qui s'y étaient transportés en nombre. Il avait demandé qu'on répandît partout des fleurs, comme des tapis précieux qu'on eut déroulés dans les salons et les jardins, pour que l'air embaumât des senteurs les plus variées et les plus rares. « De ce vestibule, rapporte un témoin, Sa Majesté passa dans l'allée qui est vis-à-vis l'appartement de Monsieur, laquelle se trouva aussi remplie de quantité de vases et de fleurs, sur des escabeaux de gazon disposés le long des bassins avec une symétrie qui en augmentait l'agrément. Cette riante allée était bornée encore par d'autres vases élevés à trois étages entre les jets d'eau d'une terrasse qui la termine, et une perspective qui en fait l'enfoncement ; et afin qu'aucun des sens ne pût se plaindre des plaisirs des autres, il y avait des hautbois cachés sous des berceaux qui jouaient d'agréables airs... [La promenade en calèche] se fit le long de la cascade du Grand Jet, des boulingrins et du bassin des Treize Fontaines... La compagnie descendit de ce lieu

*Le parc de Saint-Cloud, 1865
Charles Daubigny.
Musée Municipal de Chalon-sur-Marne
© Bridgeman Images*



au cabinet appelé le cabinet de l'aigrette. Il est caché dans les palissades dont il est environné, et qui forment un labyrinthe qui en défend l'entrée... Il est orné tout autour de sièges et de carreaux de gazon avec des pyramides aux quatre coins, et du milieu sort une aigrette d'eau... Ces ornements se trouvaient fort augmentés par des vases d'orangers et de tubéreuses... Il y avait de plus une infinité de guirlandes et de festons de fleurs dont le même cabinet était tout semé. Tandis que cette auguste assemblée se laissait charmer la vue et l'odorat par la décoration et les parfums d'un réduit si délicieux, elle fut agréablement surprise par un excellent concert de violons cachés derrière les palissades... Le jour ayant commencé à décliner... on sortit non sans peine de ce lieu... pour monter à un pavillon que Son Altesse Royale venait de faire bâtir au bout de la grande allée, en forme de terrasse. Le Roi en trouva les appartements extraordinairement parés, avec encore une quantité prodigieuse de fleurs, soutenues par des baguettes d'argent et nouées par une grande diversité de rubans, dans des cuvettes et des porcelaines... On servit dans ce charmant pavillon une collation... Les hautbois et les violons qu'on avait entendus séparément, jouèrent alors ensemble, puis se répondirent par écho... On eut une merveilleuse surprise... à la sortie du pavillon, par une illumination qui fit croire que l'astre du jour avait précipité son retour... infinité de lumières, dont étaient remplies des deux côtés, et à perte de vue, huit allées qui aboutissaient en étoiles aux treize fontaines qui l'environnent... Une demi-lune qui répond à cette fontaine

La terrasse du Château.





◌ Sous la lumière estompée d'un songe évanoui... ◌

L'allée de la Félicité, la statue de Bacchus et d'Hercule vue de la terrasse des Vingt-Quatre Jets, le bassin de la Petite Gerbe au premier plan.

en face de la rivière... parut aussi tout à coup en feu... On vit ensuite le Grand Jet éclairé à sept étages, en face, des deux côtés et en retour : toutes ces lumières, réfléchissant dans le cerceau d'eau, le faisaient paraître comme du feu liquide, sans néanmoins que les cygnes qui étaient dessus en parussent plus étonnés... mais de tant d'illuminations, celle de la cascade parut la plus surprenante ; on y voyait briller un nombre prodigieux de lumières, qui se doubleraient par la réflexion de miroirs opposés. Après ce divertissement, accompagné de fanfares et de trompettes, avec le bruit des timbales, auquel se mêlait celui des eaux, on alla voir les appartements du château, superbement meublés, éclairés de quantité de lustres et embellis d'une étonnante diversité de fleurs... » Et c'est encore à Saint-Cloud, le 30 juillet 1683, que Louis XIV se retira, le visage baigné de larmes et ne voulant voir personne, le soir de la mort de la reine Marie-Thérèse, sa femme qu'il pleura sincèrement. Le temps du deuil ne fut qu'un léger nuage qui voila un instant les joies de la fête. En 1699, Monsieur chargea Mansart d'apporter quelques modifications à la Grande Cascade qui avait besoin d'être réparée : « Les effets surprenants des anciens et nouveaux jets attirent à Saint-Cloud tous les habitants de Paris. Il y eut tout l'été une affluence extraordinaire de gens de tous états, et quoiqu'elle ne jouât ordinairement que les jours où Leurs Altesses Royales étaient à leur château, Monsieur, pour satisfaire à l'empressement du public, ordonna qu'elle jouât tous les jours, même pendant son absence. »

Comme toutes les choses disparues, les jardins de Monsieur nous apparaissent aujourd'hui sous la lumière estompée d'un songe évanoui. Pour les apprécier, nous devons les recréer à partir des représentations qu'on en conserve, mais celles-ci, par leur nature même, faussent notre regard. Elles nous conviennent à des promenades imaginaires, soit en consultant des gravures anciennes, soit au fil des descriptions que nous a laissées la littérature de cour. Ainsi, la vision qu'en proposait Madeleine de Scudéry se situe à mi-chemin entre l'idéalisation et le réalisme, à la fois parce que l'auteur prétendait glorifier à sa manière le Grand Siècle, mais aussi parce qu'elle considérait les jardins comme le cadre par excellence de la narration. L'inspiration venait en marchant et le bruit de l'eau qui coule la sollicitait à chaque pas, à moins qu'elle ne préférât converser avec sa muse, assise sur le rebord d'un bassin, dans le calme et la solitude d'une grotte ou d'un bosquet. Mieux que Versailles, trop solennel, Saint-Cloud, plus « mignard » et précieux, se prêtait à la création du merveilleux. La perception que nous en avons s'en trouve ainsi magnifiée. On y convoquait facilement l'assemblée des fées, car ses jardins appartenaient au monde de la magie. Le surnaturel se rencontrait au détour de chaque allée, dans les murmures de chaque source, dans cette espèce de métamorphose continue des lieux qu'une armée de jardiniers, comme chez le roi, transformait en un claquement de doigts en une féerie sans cesse renouvelée, où les cinq sens s'attablaient au banquet de l'harmonie. Ces artifices multipliés à l'infini indisposèrent la seconde Madame, Elisabeth-Charlotte, la princesse Palatine, (1652-1722), que Philippe avait épousée en secondes noces en 1671, un an après la mort d'Henriette d'Angleterre. L'Allemande, que son éducation calviniste rendait peu sensible au merveilleux, dans une lettre du 23 février 1701 à sa parente la raugrave Louise, avouera sa préférence pour la réalité vraie de la nature : « J'aime mieux voir la terre et les arbres que les plus magnifiques palais, et plutôt un potager que les plus beaux

Double page suivante :
L'allée d'Orléans.





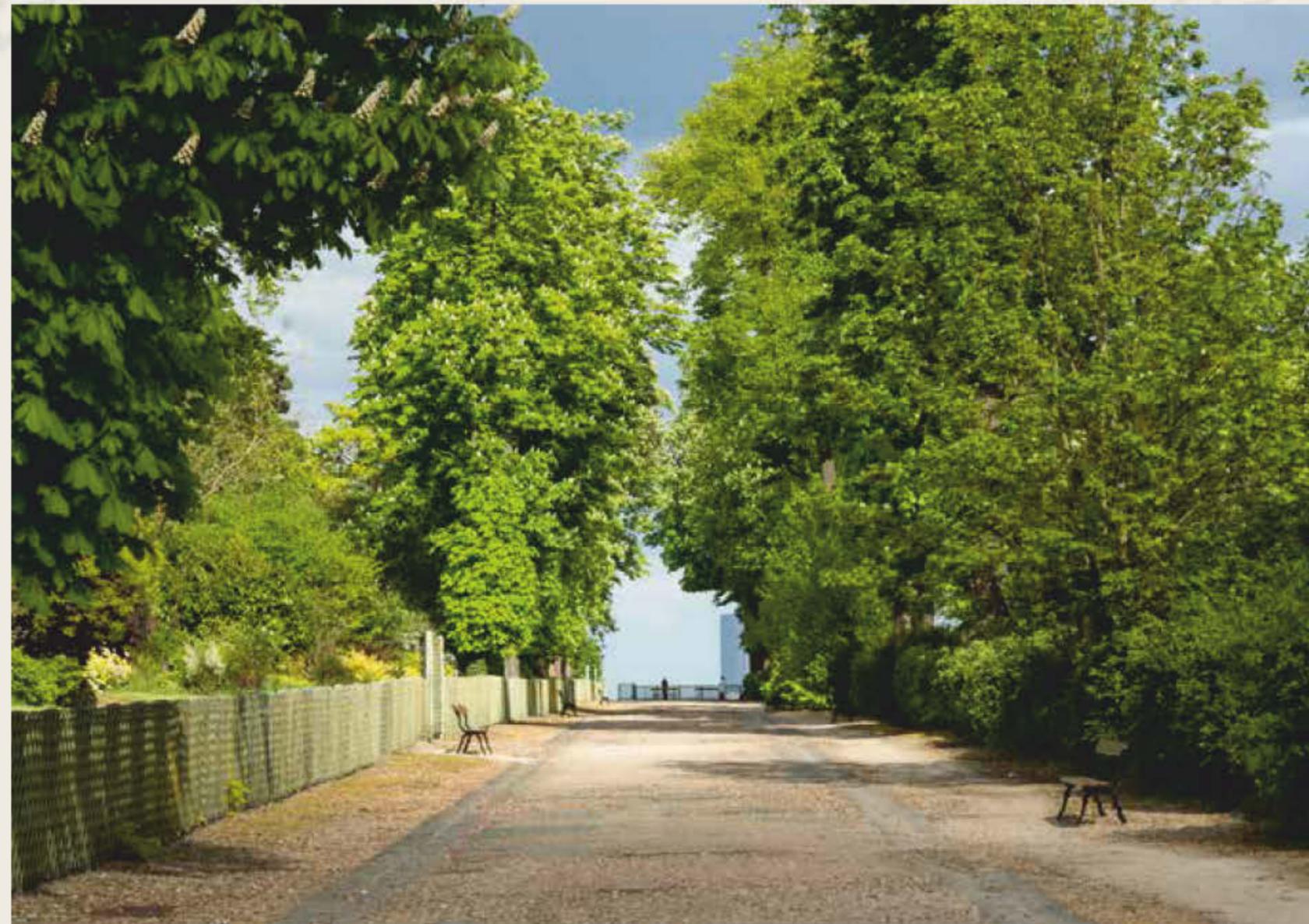
L'allée de Chartres.



L'allée de la Balustrade (entre le rond de la Balustrade et la butte aux Chèvres).



L'allée de la Lanterne à gauche et l'allée de la Comédie à droite.



L'allée de la Comédie.

« J'aime mieux voir la terre et les arbres que les plus magnifiques palais. »

Double page suivante : la terrasse du Château.

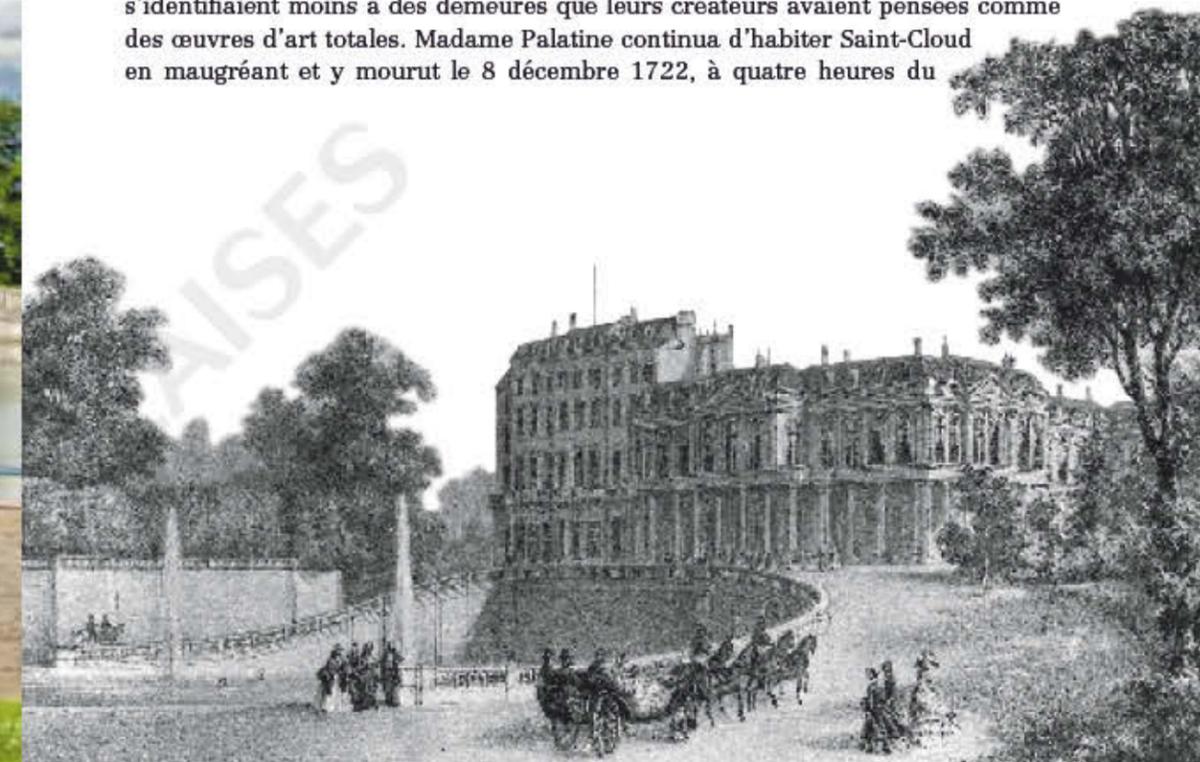




jardins ornés de marbres et de jets d'eau, plutôt une verte prairie s'étendant le long d'un ruisseau que les plus splendides cascades dorées ; en un mot, ce qui est naturel me plaît mieux que tout ce que l'art et la magnificence peuvent produire et inventer. » L'enchantement de Saint-Cloud n'agissait guère sur Madame Palatine, à qui cette expérience esthétique parlait fort peu. La seconde Madame, à la différence de Monsieur ou de Louis XIV, n'avait pas trop la fibre baroque, si l'on entend par baroque, selon la définition qu'en propose Philippe Beaussant, « la civilisation qui a fait de toutes les manifestations de la vie une sorte de théâtre, en privilégiant et en exaltant dans l'homme le spectacle qu'il représente aux yeux des autres. »

« Ce fut un jour sans nuit »

Après la mort de Monsieur, il advint à Saint-Cloud le même désamour qui frappera Versailles après la mort de Louis XIV en 1715 ; leurs successeurs s'identifiaient moins à des demeures que leurs créateurs avaient pensées comme des œuvres d'art totales. Madame Palatine continua d'habiter Saint-Cloud en maugréant et y mourut le 8 décembre 1722, à quatre heures du



Le bassin du Fer à Cheval.

*Palais de Saint-Cloud
Lithographie, 1860 de Jeanne Petit-Jean.
Paris, Bibliothèque Nationale / © ak-g-images*



« Saint-Cloud se prêtait
à la création du merveilleux. »



Le bassin du Fer à Cheval.

matin ; son fils, Philippe, le Régent, absorbé par les affaires de l'État durant la minorité de Louis XV, ne le fréquenta guère et rendit l'âme à Versailles, un an plus tard, le 2 décembre 1723 : Saint-Cloud prit le deuil et la grille de la cour d'honneur fut drapée de noir. Louis I^{er}, duc d'Orléans, dit le Pieux, le fils du Régent, n'y vint guère avant de se retirer définitivement à l'abbaye de Sainte-Geneviève ; son épouse, Marie-Augusta de Bade, y fit le 13 août 1724 une entrée remarquée, suivie d'une fête champêtre, avec grandes eaux et toute la magnificence requise. Après quelques travaux de remise en état et le remplacement des figures monumentales de la *Seine* et de la *Loire* par deux sculptures de Lambert-Sigisbert Adam, la *Seine* et la *Marne*, la Grande Cascade reprit du service le 8 septembre 1734 ; à l'automne de l'année suivante, une fête fut donnée en l'honneur de la reine Marie Leszczyńska. Par petites touches, sous l'influence d'une mode venue d'Angleterre, on détricotait les parterres « à la française » de Monsieur, on les « dégéométrisait » pour y instiller plus d'irrégularité dans leurs formes, en accentuer l'aspect sauvage, ménager des effets de surprise. Les jardins de Saint-Cloud, en se paysageant, se conformaient à la sensibilité du XVIII^e siècle en abandonnant la nature à ses caprices. Dans cet esprit, Contant d'Ivry, premier architecte du duc, aménagea l'Allée de la Balustrade, dans le prolongement du bassin du Fer à Cheval, créa un amphithéâtre de gazon que dominait un belvédère en forme de kiosque, un Tapis vert dans l'axe de la façade arrière du château, orné de pièces d'eau et de parterres de gazon. Ainsi recomposés, les jardins servaient de décor pittoresque à des fêtes champêtres élégamment rustiques.

Au moment où s'éteignaient à Versailles les feux des grandes fêtes, avec les divertissements donnés en décembre 1751, à l'occasion de la naissance du duc de Bourgogne, Louis-Philippe, duc d'Orléans, dit le Gros, fils de Louis I^{er}, prit le relais à Saint-Cloud, le 24 septembre 1752, avec une fête grandiose dont on parla longtemps. Prince du sang et second dans l'ordre de la succession au trône, il frappa fort pour se réjouir avec le roi, son cousin, de la guérison du dauphin Louis, que la variole avait bien failli emporter. Louis XV, qui avait redouté pour la vie de son fils et héritier direct, avait été au désespoir, car il regardait comme particulièrement humiliant, si le pire se fût produit, d'avoir pour successeur un parent qu'il n'aimait pas. Louis-Philippe le Gros se força dans l'expression de sa sympathie, pour effacer tout malentendu et ne pas laisser accroire qu'il eût pu se réjouir de cette perspective. Il se savait plus populaire que le timide et austère Louis de France, qui passait pour le chef du parti dévot. Il cultiva donc son avantage et convia les Parisiens et la cour à une fête foraine, suivie d'un spectacle pyrotechnique sur la Seine. Dans l'allée des jardins du bas, on avait installé des jeux de l'oie, de bague, des danseurs de corde, des voltigeurs. Il y eut des joutes sur l'eau, des orchestres flottants de joueurs de timbales, de trompettes et de cors. A la nuit tombée, le pont, le bourg, l'entrée du domaine, le château et les jardins s'illuminèrent d'ifs de lumière, de lampions, de lanternes colorées en mosaïque ; on fit jouer les Grandes Eaux. Les Ruggieri tirèrent sur la Seine un feu d'artifice illustrant la fable, tout à fait de circonstance, d'Apollon délivrant la Grèce du serpent Python ; une flottille conduite par des matelots habillés à la grecque vint se ranger, avec force cris, devant ce décor de feu qu'avaient dessiné les frères Slodtz. La soirée se poursuivit avec un bal masqué dans les bosquets, un souper de deux cent quarante couverts



Le bassin des Carpes.



La statue d'Apollon du bassin
des Vingt-Quatre Jets.

dans l'orangerie. On dansa toute la nuit dans la Grande Galerie. Au petit matin « de ce jour sans nuit », des galiotes spécialement affrétées reconduisirent dans Paris les invités qui saluèrent leur hôte du surnom de « Roi de Paris ». Pour un premier prince du sang, c'était déjà une consécration.

Un trait de la fable fournit le sujet de la décoration du feu. « Le Serpent Python, monstre né du limon que le déluge de Deucalion avait laissé sur la terre, infectait la Grèce de son souffle empoisonné ; Apollon vint au secours d'une contrée qui lui était chère, il épuisa son carquois sur le monstre et en délivra la Grèce : la victoire du dieu donna naissance aux jeux pythiens, qui furent institués pour en perpétuer le souvenir. » (Ovide, *Métam.* li. I)

Cet événement fut mis en action à Saint-Cloud : la rivière, image des suites du déluge, fut le lieu de la scène. Sur l'un des bords, du côté de Paris, s'élevait en face du château une décoration simple, qui représentait une chaîne de montagnes hérissées de rochers ; au pied paraissait un énorme serpent, à mi-côte. La Grèce,

Apollon vint
au secours d'une contrée
qui lui était chère. ☺

figurée par une femme, couronnée de tours, dans une attitude qui exprimait à la fois sa terreur et sa confiance, tendait ses mains suppliantes vers le ciel. De l'autre côté du regard, deux fleuves appuyés sur des urnes vides, semblaient partager son effroi : on eut dit qu'il avaient suspendu le cours de leurs eaux pour les dérober à la contagion générale : au-dessus de la plus haute montagne, ce dieu tutélaire du pays était debout sur un groupe de nuées : à son carquois et à son arc, on reconnaissait Apollon. Sur les neuf heures du soir, l'artifice anima chacune des parties de la décoration ; le lit de la rivière parut s'enflammer de vapeurs sulfureuses que le serpent exhalait ; elles sortaient comme d'autant de fournaises, de ses yeux, de ses narines et de sa gueule, tantôt en feux étincelants, tantôt en tourbillons de fumée ; alors du haut de la montagne, Apollon perça le nuage qui l'entourait et lança contre le monstre une grêle de flèches embrasées : les deux fleuves, comme

s'ils n'eussent attendu que ce signal, s'unirent à Apollon et de leurs urnes versèrent des torrents de flammes, qui, pénétrant jusqu'au sein des rochers, ouvrirent une issue aux volcans qu'ils renfermaient, enfin ce monstre succomba et vomit en expirant le reste du venin dont ses flancs étaient remplis. La victoire du dieu fut marquée par des fanfares que les échos répétèrent ; au bruit des timbales et des trompettes succéda un moment de silence, expression sensible de l'admiration que dut exciter dans la Grèce un si merveilleux combat et de la respectueuse reconnaissance des peuples, qui en recueillirent

le fruit. Tout à coup un soleil plus pur éclaira l'horizon, qui s'embellit encore par le jet de la plus grande girande ; ce fut à la faveur de cette clarté qui effaçait celle de la lune la plus brillante, qu'une flotte parée des couleurs de l'aurore et dont les agrès dessinés par des lumières se peignaient sur la surface de l'eau, apporta au dieu vainqueur les hommages de la Grèce. Les matelots mêlant mille cris confus aux instruments d'une troupe de musiciens vêtus à la grecque, annoncèrent la joie publique.

Ce grand spectacle en avait fait naître un autre différent, non moins agréable aux yeux, plus touchant pour le cœur. Un peuple innombrable, d'autant plus disposé à se livrer à la joie que la fête du jour lui rappelait ses alarmes passées, remplissait ces vastes jardins que la nature semble avoir tracés sur le plan des superbes amphithéâtres, où l'ancienne Rome donnait des jeux à l'univers. Tandis que la plaine couverte de voitures de toutes espèces, contenait une multitude infinie de spectateurs, dans le terrain renfermé entre les ponts de Sèvres et de Saint-Cloud, jusqu'à la rivière, dont les deux bords étaient l'un pour l'autre, un nouveau spectacle. Tout ce terrain se trouvait éclairé par des arbres lumineux, plantés avec symétrie sur la grande terrasse qui joint les deux ponts, et principalement sur une allée bordée d'arbres semblables, qui bordaient le chemin de Boulogne, au pont de Saint-Cloud. L'illumination croissait sur le pont, de là jusqu'au château, c'est-à-dire le long de l'avenue et de l'avant-cour. Une gradation de lumières sagement ménagée, préparait insensiblement les yeux à l'éblouissante clarté dont ils devaient être frappés en entrant dans la cour ; les chemins de Sèvres et de Ville-d'Avray étaient éclairés dans le même goût. Les deux balcons qui terminent les deux ailes, sont les endroits d'où le spectacle du dehors pouvait être le mieux vu et le plus facilement embrassé dans toute son étendue. Pour les mettre en état de contenir un

plus grand nombre de spectateurs, on les avait prolongés et transformés en galeries, que la magnificence et la galanterie des ornements rendaient une des plus belles pièces du château. Le balcon de la droite fut occupé par la compagnie invitée : c'est là qu'elle s'assembla et qu'elle jouit tant que le jour pût le permettre des points de vue que donnaient la rivière et les jardins ; elle en sortit, à l'entrée de la nuit, pour se mettre au balcon. Le balcon de gauche était destiné pour les personnes à qui l'on avait eu l'attention de réserver des places. Il y en avait d'ailleurs d'également commodes et en grand nombre sur les gradins et sur les amphithéâtres qui avaient été construits, soit aux fenêtres, soit dans les endroits des cours et des jardins, d'où l'on découvre la rivière. Cependant, quelque soin qu'on eût pris pour multiplier les places, les dehors étaient aussi remplis que s'il n'y avait eu personne dans le dedans.

On n'entreprendra point de donner une idée précise de l'illumination extérieure du corps du château et des deux ailes. Il suffit de dire que celle de la façade du côté de la rivière parut créer subitement un nouveau château, dont l'architecture et toutes les parties furent marquées distinctement par les différentes nuances qu'on avait su observer dans la disposition des lumières. A la vitesse dont ce changement s'exécuta, on eût pu se croire transporté dans un de ces palais enchantés, que la féerie seule a eu jusqu'ici le privilège d'imaginer. Le même prodige s'opérait à la façade qui regarde Versailles, et particulièrement sur la montagne qui est vis-à-vis



La fête à Saint-Cloud
Jean-Honoré Fragonard.
Collection privée / © akq-images

*Le bassin de la Petite Gerbe et
des Vingt-Quatre Jets.*





« On fit jouer les Grandes Eaux. »

*Bassin de la Petite Gerbe
et des Vingt-Quatre Jets.*

du péristyle. Toutes les formes que l'art y a données au terrain, pour en faire un des plus agréables morceaux des jardins de Saint-Cloud, étaient dessinées par des cordons de lumières qui en retraçaient exactement le contour, pendant que d'autres lumières pareilles, distribuées en mosaïque, en remplissaient l'espace intérieur.

Toutes ces lumières tombaient de la montagne sur un bassin, d'où partaient trois jets qui se croisaient en forme d'arc (on le connaît sous le nom de bassin des Cygnes) et elles peignaient les eaux des plus vives couleurs de l'arc-en-ciel. Le même phénomène avait été aperçu pendant le feu à la cascade, au grand jet et sur la plupart des bassins du parc.

L'illumination du dedans n'était, ni moins riche, ni moins variée, sans parler du péristyle de l'escalier et des grands appartements... Dans l'une des ces galeries qui sert d'orangerie... était placée une table de deux cent quarante couverts ; elle fut servie immédiatement après le feu... Tout l'appartement, sans excepter l'orangerie où l'on venait de souper, fut ouvert aux masques : la seule galerie de Mignard avait été réservée pour le jeu... Comme cette fête avait pour objet un événement dont la joie était commune à tous, le duc d'Orléans voulut que le peuple qui était accouru en foule, eût aussi ses amusements. Outre que les eaux jaillissantes et la cascade jouèrent sans interruption, deux escadres de matelots, distinguées par leurs couleurs, donnèrent sur la rivière le spectacle d'une joute et divers exercices du même genre, qui se succédèrent jusqu'à la nuit. Les jardins présentaient d'autres scènes et chaque bosquet semblait être le théâtre d'une fête particulière : on trouvait dans les uns, des courses de bagues, dans d'autres, des danseurs de corde, des voltigeurs et des sauteurs, et de toutes parts des violons, enfin ce qui rendait ce coup d'œil aussi riche, qu'il était d'ailleurs agréable, la terrasse fut continuellement couverte de calèches les plus brillantes, que remplissaient et paraient encore les personnes de la compagnie qui avaient voulu partager de plus près les divertissements du peuple. Il manquerait quelque chose à cette description, si l'on négligeait d'ajouter que par les précautions qui avaient été prises, soit pour faciliter l'abord et la sortie du château, soit pour prévenir le tumulte et la confusion qu'on avait lieu de craindre, l'ordre qui régna partout ne fut pas une des moindres singularités de la fête. Entre les différentes parties dont elle fut composée, il serait difficile de dire laquelle réussit le plus. Tout ce qu'on peut dire, c'est qu'elle répondit à la grandeur et à la beauté du lieu et qu'elle ne parut pas moins digne de l'événement qui y donna lieu que du prince de la maison royale qui la donnait. »³

« *Des gargotes qui donnent à manger* »

De longue date, dans les résidences royales et plus particulièrement à Saint-Cloud, les divertissements populaires s'étaient invités aux fêtes princières. L'esprit de Monsieur, tourné vers les plaisirs, régnait sur ce domaine et relayait une très ancienne tradition, qui remontait au Moyen Âge. A compter du premier dimanche de septembre, la fête d'automne était le rendez-vous le plus attendu de l'année et



Marie-Antoinette avait transformé Saint-Cloud en un jardin de délices. ☺

La terrasse de l'Orangerie,
Hippomène et Atalante.

pendant trois semaines, l'occasion de festivités où se côtoyaient les petites gens et les seigneurs, les monarques et leurs sujets. Elle se rattachait, à l'origine, à un pèlerinage autour des reliques de Clodoald, un prince franc qui fut l'un des premiers saints de l'Eglise des Gaules. Ce petit-fils de Clovis, survivant au massacre de ses frères ordonné par ses oncles, s'était retiré sur la colline de *Novigentum*, ainsi qu'on désignait l'endroit. Entouré de quelques compagnons, il avait mené une vie d'anachorète et s'était consacré à Dieu. Après sa mort, survenue le 7 septembre 560, des miracles se produisirent autour de son tombeau ; les fidèles accoururent et *Novigentum* prit le nom de Saint-Cloud. « A la dévotion, a-t-on écrit, les pèlerins qui venaient si nombreux le jour de la fête du saint, le 7 septembre, ajoutèrent les plaisirs de la fête, si bien que chaque premier dimanche de septembre, la fête de Saint-Cloud ouvrait ses portes dans le parc inférieur. Il n'en est probablement pas qui remonte plus haut dans l'histoire, car ce n'est pas seulement le pèlerinage religieux, fondé il y a douze siècles peut-être, en l'honneur du petit-fils de Clovis, qui a rendu cet antique lieu de *Novigentum* ou Nogent, populaire à Paris ; c'est la proximité d'une promenade qui, à partir des fossés du Louvre, n'avait, pour aboutir à la première courbe d'aval de la Seine, qu'à traverser des bois où il était alors permis de s'égarer à droite et à gauche. »⁴

Dès le milieu du XVIII^e siècle, le restaurateur Griel, principal entrepreneur de la fête de Saint-Cloud, moyennant une redevance qu'il versait aux ducs d'Orléans, dressait une salle de bal sur la Grande Allée. Il ouvrait les festivités en tirant un feu d'artifice auquel assistaient les membres de la famille royale. Le 8 septembre 1779, Marie-Antoinette s'y rendit, avec ses beaux-frères, les comtes de Provence et d'Artois, les futurs Louis XVIII et Charles X, et ses belles-sœurs : « 9 septembre 1779 – La Reine, Madame, madame la comtesse d'Artois, madame Elisabeth, Monsieur et le comte d'Artois sont venus hier à Saint-Cloud, honorer de leur présence la fête d'usage, le comte d'Artois servait de cocher à Sa Majesté qui était en calèche, et l'on admirait la bonne mine de ce superbe Automédon. Monsieur était seul, enfoncé dans son carrosse, avec deux seigneurs de sa suite sur le devant. La reine a bien voulu se trouver au feu d'artifice exécuté chez Griel dans la salle de bal. Elle s'y est rendue en simple particulière et l'on a admiré sa bonté de supporter qu'une foule de femmes et d'hommes vînt se mettre debout devant elle et lui masquer le spectacle, sans que l'avertissement, plusieurs fois répété à ces indiscrets, qu'ils empêchaient Sa Majesté de voir, les ait engagés à se déranger. Sa patience n'a pas été moins grande pour attendre que l'illumination, très longue, s'exécutât ; et toute cette brillante et auguste compagnie s'est ensuite promenée à pied quelque temps dans le bal. On a été surpris qu'il n'y ait pas eu la moindre acclamation, le lendemain d'une victoire annoncée [prise de Grenade par l'amiral d'Estaing]. »⁵

Marie-Antoinette adorait s'amuser en public, ce qui lui fut beaucoup reproché. Dans les jardins de Trianon, chaque dimanche, l'été, elle donnait un bal, d'un genre nouveau à Versailles, où pouvaient se rendre toutes les personnes « vêtues honnêtement » et surtout les bonnes avec les enfants, dont la reine, qui fut longtemps en mal de maternité, appréciait la présence. « Elle dansait une contredanse pour montrer qu'elle prenait part au plaisir auquel elle invitait les autres », elle se faisait présenter les parents, interrogeait leurs progénitures, marquait de l'intérêt pour les gens. Elle cherchait à briser la distance et à gagner

Double page suivante :
La terrasse de l'Orangerie.



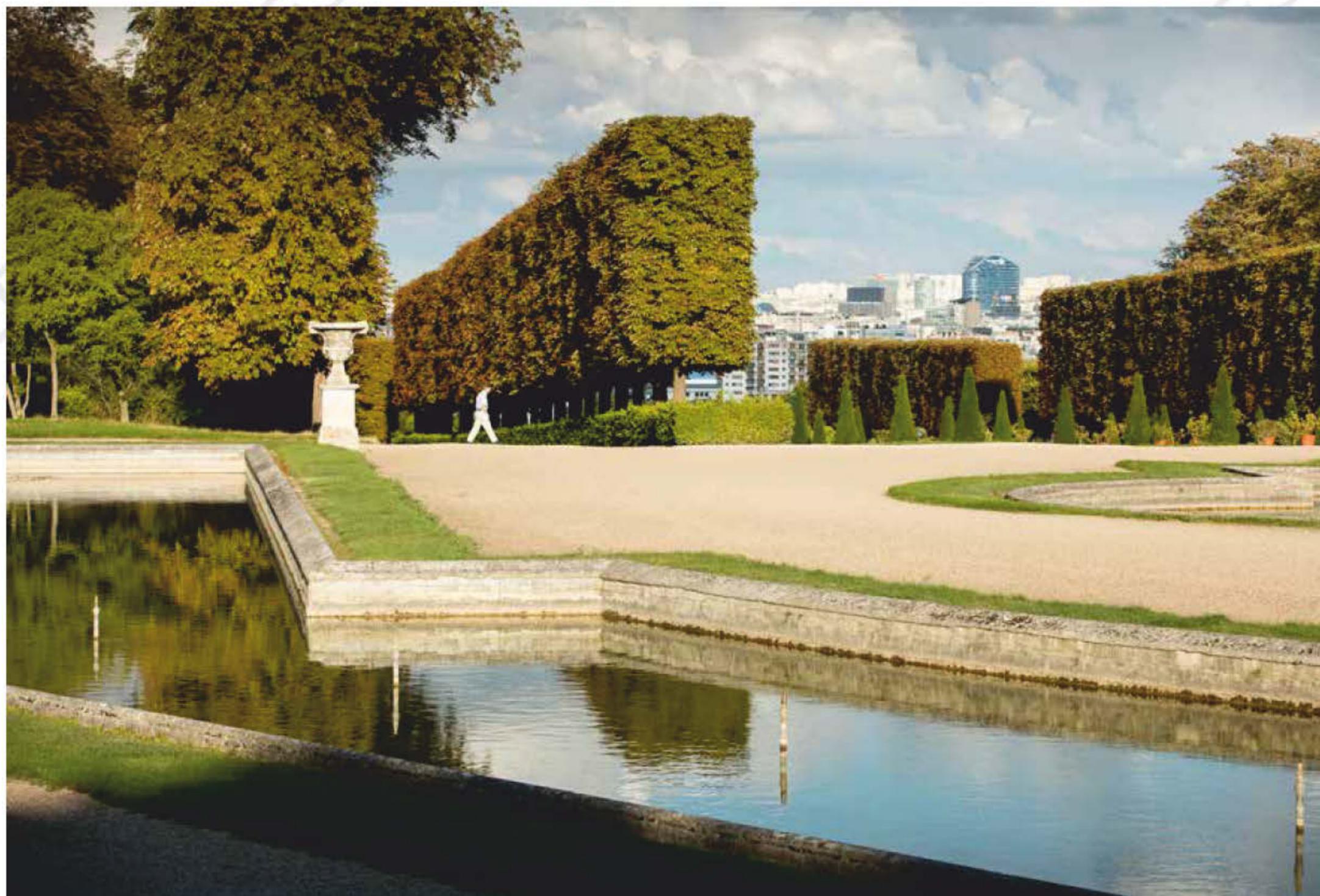
· L'Orangerie débordait
d'orangers. ·

les cœurs. En pure perte. Malgré tous ses efforts, elle ne parvint jamais à se faire aimer, ni par sa belle-famille, ni par la cour, ni, par voie de conséquence, par la ville, qui relayait en les amplifiant les traits méchants qu'une certaine cabale répandait contre elle. Quoi qu'elle fit, on la critiquait. Voulait-elle se rapprocher du peuple, qu'on la blâmait aussitôt de se laisser aller à une familiarité jugée dangereuse. Elle demeurait l'« Autrichienne », comme Mesdames, les tantes du roi, la désignaient avec mépris. De ses initiatives, elle ne tirait ni « ce respect si nécessaire au soutien des grandeurs », ni la considération des courtisans, qui se sentaient méprisés et la prenaient de haut. Cette malédiction qui la frappait, au-delà de sa personnalité et de ses maladresses, la poursuivait en toute chose. Celle-ci n'épargna pas Saint-Cloud, qu'elle avait convaincu Louis XVI d'acheter pour elle, au moment où le roi

Du parc de Saint-Cloud, 1905
Albert Gustaf Aristides Edelfelt.
Ateneum Art Museum, Finnish National Gallery,
Helsinki, Finland / © Bridgeman Images



Le bassin de la Petite Gerbe.



réfléchissait à lancer un grand chantier de rénovation de Versailles qui l'obligerait à déménager.

Première erreur, l'acquisition fut signée en son nom le 20 février 1785, contrairement à l'usage qui refusait à une reine de France de posséder un domaine privé ; deuxième erreur, elle fit prendre sa livrée aux garçons du château et aux suisses des grilles, sur lesquelles on placarda, comme à Trianon, les règlements de police intérieure frappés de ces mots, *de par la reine* ; troisième erreur, malgré les observations, la reine n'en voulut rien entendre et fit répondre que son nom n'était point déplacé dans ses jardins et qu'elle pouvait y donner des ordres sans porter atteinte aux droits de l'État ; quatrième erreur, son intendand interdit la cueillette des morilles et des fraises dans le parc, pourtant jusqu'alors tolérée ; cinquième erreur, les millions qu'avait coûté au trésor royal l'achat du château et ceux que Richard Mique, son architecte, dépensa à le mettre au goût du jour choquèrent en ces temps de disette budgétaire. Le goût des cascades et des statues était passé. Mique redessina dans le style anglais le petit parc réservé à la reine et le clôture de palissades, il éleva dans le bosquet de la Félicité, pour le délassement de Sa Majesté, un pavillon d'été en bois à couverture de plomb, il aménagea une laiterie et un poulailler dans le jardin de Montretout qu'il agrémenta de bancs et de chaises de bois peint en vert et couvertes en maroquin. Les serres du fleuriste à Sèvres, où poussaient les jasmins d'Espagne, fournissaient des ananas en abondance, l'orangerie débordait d'orangers, de myrtes, d'oliviers et de lauriers. Marie-Antoinette avait transmué Saint-Cloud en un véritable jardin de délices.

Elle octroya aux forains la permission d'installer des « gargotes qui donnent à manger » aux grilles du parc, dont une partie de la recette servait à supporter le coût financier de la salle de la comédie édifée dans les bas jardins, qui ne fonctionnait qu'au moment de la fête foraine. La mode, alors, était d'aller à Saint-Cloud chez la reine, et les dimanches, les Parisiens se bouscullaient, au risque de tomber à l'eau, sur le quai, au bas des Tuileries pour embarquer, comme s'en amusait Louis-Sébastien Mercier, l'auteur du *Tableau de Paris* : « Comme la Seine baigne les murs de Saint-Cloud, les Parisiens s'embarquent en foule pour ce lieu, sur des galiotes, quelquefois tellement pleines, que la couleur du gros bateau goudronné disparaît sous les individus pressés ; on ne voit que des têtes. D'autres se jettent dans de petits batelets, et les surchargent au point qu'ils s'enfoncèrent au port même, sans des sentinelles qui les font sortir, lorsque le nombre des passagers va au-delà de seize.... L'embarquement est si tumultueux et si confus, qu'il y en a toujours quelques-uns qui tombent à l'eau. Les plus prudents s'entassent sur des charrettes qui sentent les choux et le fumier qu'elles voient dans la semaine. De petites demoiselles endimanchées, montrant d'abord leurs jambes, escaladent la voiture à jour. Les voilà rangées comme une marchandise à vendre et pressées, Dieu fait !... Cette petite bourgeoisie débarquée se jettera pour dîner dans des cabarets où on lui donnera du vinaigre fouetté pour du vin et de mauvaises viandes à un prix exorbitant. Mais quoi ! c'est le jour de la fête ! si le vin est détestable, le grand jet d'eau doit aller. Tous ces cabaretiers semblent faire payer la vue des cascades et taxent le peuple outre mesure. Fripons privilégiés ! parce que la famille royale vient quelquefois embellir ces lieux par sa présence, ils maîtrisent les dîneurs affamés. »⁶



La terrasse du Château,
le bassin et l'allée du Fer
à Cheval vus des hauteurs
du jardin du Trocadéro.



☞ Bal dans l'Orangerie. L'orchestre sera conduit par le citoyen Vincent. ☜

La terrasse de l'Orangerie.

Entre 1785 et 1788, la reine continua à fréquenter les bals publics, mais désormais en toute discrétion, pour ne pas s'attirer d'ennuis, car son impopularité atteignait des sommets. Le 8 août 1788, en l'honneur des ambassadeurs de Tippoo-Sahib, le sultan de Mysore, elle offrit sur l'Allée de Sèvres, où l'on dressa des baraques et des salles de bal, une réception en forme de fête foraine, à l'exemple de la fête de 1752. A l'été 1789, la Révolution surprit la souveraine, sans qu'elle eut anticipé les événements, tant elle méconnaissait la réalité du monde extérieur et qu'elle était convaincue de l'immutabilité de celui auquel elle appartenait. De se mêler aux plaisirs du peuple, comme elle aimait à le faire, ne l'avait avertie de rien. La famille royale, qui depuis octobre 1789 était maintenue en résidence surveillée aux Tuileries, s'installa à Saint-Cloud du 4 juin au 1er novembre 1790. Marie-Antoinette, avant de quitter Paris, confia à son frère l'archiduc Léopold, roi de Hongrie et de Bohême, le 29 mai 1790 : « Je crois qu'on va nous laisser profiter du beau temps en allant quelques jours à Saint-Cloud qui est aux portes de Paris. Il est absolument nécessaire pour nos santés de respirer un air plus pur et plus frais, mais nous reviendrons souvent ici. Il faut inspirer de la confiance à ce malheureux peuple ; on cherche tant à l'inquiéter et à l'entretenir contre nous. » La suite, on la connaît. Saint-Cloud devint une propriété nationale, le château fut abandonné, mais son exposition exceptionnelle et la beauté de ses eaux attiraient toujours autant les promeneurs qui venaient s'y détendre. On en profitait désormais dans un esprit républicain, comme l'atteste une affiche, datant du Directoire, qui annonçait pour le dimanche 24 septembre 1797, une grande fête au château : « Bal dans l'orangerie. L'orchestre sera conduit par le citoyen Vincent. Feu d'artifice par Ruggieri : ce feu, qui n'a pu être tiré dimanche dernier à cause du mauvais temps, mettra le feu à toute l'illumination du jardin de l'orangerie. Illumination intérieure et extérieure, par Duval. Les eaux joueront, pour la dernière fois, dans le grand et le petit parc. Exposition des objets des manufactures de Sèvres, des Gobelins et de la Savonnerie. Loterie d'objets des manufactures de Sèvres et des Gobelins. Loto dans le salon de jeu. Rose, restaurateur, dans l'intérieur du château. Le prix du billet d'entrée est de 3 livres par personne. On ne donnera de contremarque que jusqu'à 4 heures. Nota. On pourra placer les chevaux dans les écuries de la ci-devant reine ; elles sont surveillées par d'anciens palefreniers et sont attenantes au château ; ce qui procure une grande facilité à la sortie de la fête. Le prix de l'attache est de 15 sols par cheval. »

Quand, en février 1800, Bonaparte prit possession des Tuileries, les Clodoaldiens espérèrent qu'il s'attribuerait également Saint-Cloud. En effet, le départ de la Cour avait été funeste à l'économie locale et les édiles se plaignaient du ralentissement de l'activité. Cependant, le Premier consul avançait avec prudence vers le rétablissement d'un régime monarchique. Il ne répondit pas de suite à la pétition de la commune, jusqu'au moment où il dut admettre que Malmaison, qui était la propriété privée de Joséphine, et malgré les modifications importantes qu'il y avait apportées, ne pouvait remplacer une résidence d'été officielle. Le 7 septembre 1801, Bonaparte donna l'ordre de restaurer le château de Saint-Cloud. Les travaux furent menés tambour battant, on s'occupa assez peu des extérieurs et le 24 septembre 1802, le Premier consul vint fixer son séjour dans un palais où tout était prêt pour le recevoir. Dix jours plus tôt, il s'y était rendu en bateau

depuis les Tuileries, pour une ultime visite d'inspection et il avait paru satisfait des arrangements opérés par Percier et Fontaine, ses architectes. « Nous croyons, notera Fontaine dans son *Journal*, qu'il l'habitera de préférence à toute autre maison. » Et à chacun de ses séjours, de même qu'on hissait son pavillon sur le toit du château, de même on allumait le fanal de la tour-lanterne, dite de Démosthène, qu'il avait fait élever au bout de l'Allée de la Balustrade pour bien signifier aux Parisiens que le maître avait l'œil sur eux.

Saint-Cloud, sans être le palais idéal dont il caressera toujours le rêve sans jamais le réaliser, répondait aux attentes de Bonaparte qui avait besoin de verdure pour se détendre entre deux séances de travail. Il aimait flâner dans le parc réservé et, en septembre, quand il s'y trouvait, il appréciait le voisinage de la fête foraine. Napoléon, en effet, ne manquait jamais l'occasion de se fondre incognito, habillé en bourgeois, dans la foule, une manière comme une autre de prendre le pouls du peuple. « Un jour, relate la reine Hortense, sa belle-fille, dans ses *Mémoires*, après le dîner, l'Empereur me dit : "Allez mettre un chapeau et une toilette plus simples. Amenez votre dame et nous irons voir la foire de Saint-Cloud." L'Impératrice avait la migraine ; elle ne voulut pas être de la partie. Je revins bien vite dans le salon et ma dame hollandaise resta si longtemps à changer de toilette que l'Empereur se lassa de l'attendre. Nous partîmes seuls à pied. L'Empereur me donnait le bras ; le général Bertrand, aide de camp de service, marchait à côté de nous. Nous arrivâmes bientôt dans la grande allée du parc où se trouvait la foire. Nous nous tenions assez loin des boutiques pour ne pas être reconnus, car toutes les fois qu'on apercevait l'Empereur, la foule se pressait autour de lui, le suivant en faisant entendre les plus vives acclamations et le forçait ainsi à rentrer précipitamment chez lui. Nous l'avions vu souvent revenir d'une petite promenade presque porté par la population et jurant qu'on ne l'y reprendrait plus... Cette fois, comme il donnait le bras à une femme, on ne fit pas attention à lui. D'ailleurs la

nuit approchait ; la multitude se pressait pour gagner la grille de sortie. Nous, pendant ce temps, nous continuions notre examen des merveilles de la foire. La voiture nomade fixa notre attention et, en notre qualité de curieux, nous nous donnâmes le plaisir de la visiter pendant que le général Bertrand payait notre entrée. L'Empereur se mit à causer avec le démonstrateur sur l'utilité de cette machine et l'embarrassa beaucoup par le positif de ses questions. En sortant de là, les flots de la foule nous pressèrent de telle manière que l'Empereur craignit pour moi et se hâta de me faire entrer sous la première tente venue, sans laisser le temps au receveur de nous faire payer à la porte. C'était une exposition de figures en cire qui représentaient l'entrevue de Tilsitt [juin 1807]. Autour d'une grande table, on avait placé les figures de l'empereur de Russie et de l'empereur Napoléon, et je ne sais comment, on avait ajouté là toutes celles de la famille impériale, déjà employées sans doute en d'autres circonstances, et il s'y trouvait aussi le Belle



Vue du Grand Jet à Saint-Cloud, 1803. Louis Pierre Baltard. Paris, Bibliothèque Nationale © akq-images

Le bassin du Grand Jet.



au Bois dormant qui reposait dans un coin. Il n'y avait presque plus personne à regarder ces chefs-d'œuvre. Le démonstrateur n'en remplit pas moins son rôle et nous l'entendîmes nous nommer les uns après les autres. Nous nous disposions à sortir lorsque nous remarquâmes que le général Bertrand n'était pas entré dans la tente avec nous. La foule nous avait séparés de lui et, comme l'Empereur et moi ne portions jamais d'argent, nous fûmes très embarrassés tous les deux. Cette aventure était si nouvelle et si singulière pour moi qu'elle me causa un fou rire qui semblait augmenter encore l'air gêné de l'Empereur, et, plus je le voyais mal à l'aise, plus mon envie de rire augmentait. Il ne nous restait plus qu'à attendre avec patience que le général Bertrand, qui devait nous chercher, fût assez bien inspiré pour nous trouver. Nous prîmes le parti, pour passer le temps, de donner un peu plus d'attention aux figures de cire. Je fis des questions au gardien sur chacun de ces portraits. Il m'assura qu'ils étaient tous fort ressemblants. Il me vanta surtout la ressemblance de celui de la reine de Hollande qui semblait fixer mon attention. La tête était fort rosée et fort gracieuse assurément. Je dois avouer même qu'il avait choisi la plus jolie pour lui donner mon nom. Je me hasardai à conseiller au gardien de replacer un peu plus haut un rang de perles qui lui tombait sur les yeux et qui lui donnait un air fort peu distingué. En effet, il se mit à la recoiffer sous ma direction et avec tant de gravité que l'Empereur ne put tenir son sérieux en voyant ce qu'il appelait une coquetterie féminine de ma part. Notre rire gagna jusqu'au gardien. Il était temps cependant d'en finir, car l'Empereur commençait à éprouver un peu d'impatience. Si le général Bertrand n'arrivait pas, il était évident que nous allions être forcés à nous nommer pour sortir de l'embarras. Avant d'en arriver là, j'eus l'idée de me placer à la porte pour que le général pût me découvrir de loin, car je courais moins que l'Empereur la chance d'être reconnue par le public. Le général Bertrand m'aperçut en effet, car il nous cherchait partout avec inquiétude. Il accourut tout essoufflé et nous tira de notre bizarre situation. Nous nous hâtâmes de rentrer et nous amusâmes beaucoup l'Impératrice par le récit de notre aventure. »⁷

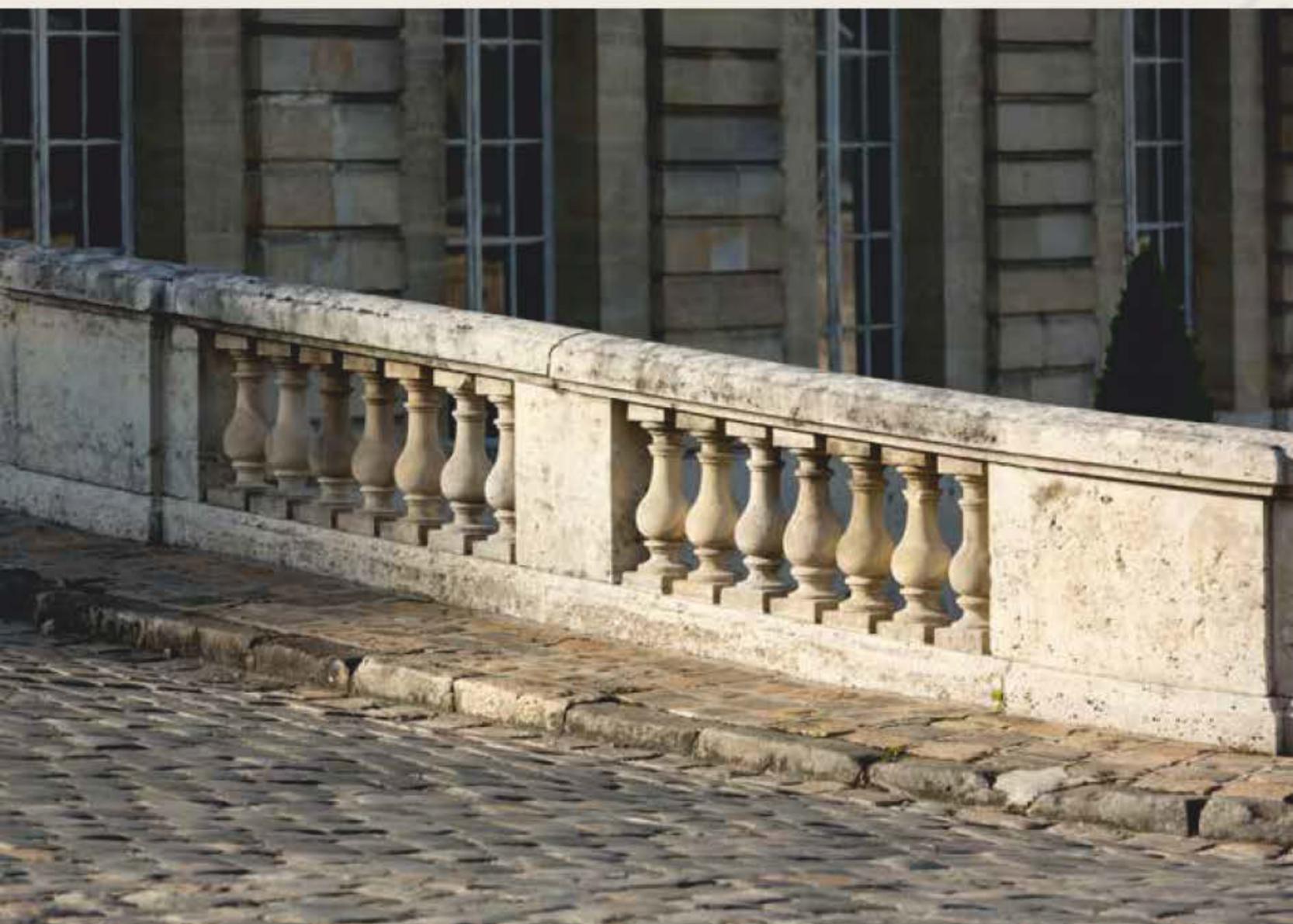
Les belles heures de Saint-Cloud sont loin de s'achever avec Napoléon I^{er}. Elles se prolongent durant tout le XIX^e siècle, avec Louis XVIII (1814-1815 - 1824) et Charles X (1824-1830), les deux beaux-frères de Marie-Antoinette, puis avec le retour d'un Orléans, Louis-Philippe, roi des Français (1830-1848), le petit-fils de Louis-Philippe « Le Gros » dont on a parlé et, de nouveau, un Napoléon, avec Louis-Napoléon Bonaparte, empereur sous le nom de Napoléon III (1852-1870). Une France qui expérimente non sans mal la démocratie, qui hésite entre monarchie et république et tâtonne à coups de révolutions, parfois sanglantes, ou de coups d'État. Hormis l'intermède de la II^e République, entre 1848 et 1852, Saint-Cloud voit défilier une cohorte de souverains, qui l'adoptent avec leurs familles comme résidence d'été. C'est une vie politique agitée, mais aussi une longue période de paix ; la guerre, la France pendant plus d'un demi-siècle, va la mener bien loin, parfois à l'autre bout du monde. Les changements de régimes n'interrompent pas la fête de septembre, on entend tinter les mirlitons sous le gazouillement des hirondelles prêtes à partir et les enfants salivent à l'odeur des pains d'épice qui se mêle aux senteurs de l'automne.

Et soudain, tout bascule.

*Le bassin de la Petite Gerbe
et des Vingt-Quatre Jets.*



Les belles heures de Saint-Cloud
se prolongent tout au long du XIX^e siècle. ☺



﴿ Fais ton devoir, Louis ! ﴾

*Balustrade de la terrasse
du Château.*

﴿ Le parc d'une guerre à l'autre (1870 - 1915) ﴾

*« Mes yeux ont suivi le train
jusqu'à ce qu'il ait disparu »*

Le 7 juin 1870, au lendemain d'un plébiscite victorieux qui avait confirmé l'adhésion massive des Français à un Empire devenu parlementaire, Napoléon III et l'impératrice Eugénie, selon leurs habitudes, arrivèrent à Saint-Cloud pour y passer l'été. La saison s'annonçait sous les meilleurs auspices. L'empereur, après le succès de ses réformes libérales, affichait une conviction bien ancrée en la solidité de son trône. Après deux décennies d'exercice d'un pouvoir autocratique, il se berçait toutefois d'illusions.

Il n'est pas lieu de s'étendre sur les raisons qui poussèrent le gouvernement impérial à déclarer la guerre à la Prusse le 19 juillet 1870. Depuis 1866, les tensions entre Paris et Berlin n'avaient cessé de croître, mais rien ne laissait présager qu'un conflit pût éclater particulièrement cet été-là. Une provocation du chancelier Bismarck suffit toutefois, tant les esprits étaient surchauffés, à ouvrir les hostilités. « Je puis dire que c'est la nation tout entière qui, dans son irrésistible élan, a dicté nos résolutions », déclara sobrement Napoléon, à l'issue du Conseil des ministres qui décida la guerre.

Un embranchement de la ligne de chemin de fer de Paris à Versailles pénétrait dans le parc réservé de Saint-Cloud, près d'un kiosque au toit de chaume, entouré de candélabres en fonte surmontés de lanternes. L'ensemble constituait la gare de l'Empereur où le train impérial venait chercher les souverains. C'est de là que, le 28 juillet 1870, à 10 heures, Napoléon III, en tenue de général de division, entouré de son état-major, de son fils, le jeune prince impérial et du prince Napoléon, son cousin, partit rejoindre l'armée du Rhin à Metz. L'impératrice, immobile sur le quai, au bord des larmes, fixait des yeux, sans dire un mot, son mari et son enfant. L'adolescent de quatorze ans, sanglé dans son uniforme de sous-lieutenant de grenadier de la Garde, manifestait une sorte de joie puérile à l'idée d'accompagner son père. Devant le défilé ininterrompu des officiers généraux qui prenaient place dans le train, l'empereur souriait. « C'est un vrai corps d'armée », plaisanta-t-il pour détendre un peu l'atmosphère. Il embrassa l'impératrice et monta dans le wagon-galerie, jetant sur sa femme un dernier regard empreint d'une tristesse et d'une douceur indicibles. Le matin même, après la messe, il s'était laissé aller à

parler des vicissitudes de la guerre. Malgré les maux physiques qui l'accablaient et l'affaiblissaient, il s'obstinait à vouloir prendre le commandement en chef de l'armée. Il ne pouvait pas se dérober à son devoir, mais il était sans grande illusion.

Au moment où l'ingénieur en chef donna le signal du départ, les ministres, les chambellans, les serviteurs du palais se découvrirent au cri de « Vive l'Empereur ! » « Fais ton devoir, Louis ! », lança Eugénie à son fils. Elle demeura un instant à regarder le panache de fumée avant qu'il ne disparût dans tunnel de Montretout, puis sortant de sa stupeur, elle regagna sa voiture, le visage enfoui dans son mouchoir. De retour au palais, elle s'enferma chez elle. A l'abri des regards, elle s'abandonna au chagrin et écrivit une lettre à Louis, comme si par ce moyen, elle espérait retarder leur séparation : « Mon bien cher aimé enfant, mon Louis chéri, je viens de te quitter, mes yeux ont suivi le train jusqu'à ce qu'il ait disparu. J'ai besoin de me rapprocher de toi, de ton père. Je suis pourtant tranquille, j'ai le ferme espoir que Dieu vous ramènera tous deux près de moi, peut-être après bien des fatigues, bien des labeurs. Mais je le supplie de vous accorder des gloires... » Les prières de l'impératrice n'évitèrent ni la honte ni l'humiliation. Cinq semaines plus tard, le 2 septembre, Napoléon III capitulait à Sedan.

Le premier dimanche de septembre tombait le 4. Ce jour-là, au lieu d'inaugurer la fête de Saint-Cloud, qui aurait dû ouvrir ses portes comme le voulait la tradition, Eugénie abandonna furtivement les Tuileries, où elle s'était repliée et s'enfuit devant l'émeute pour trouver refuge en Angleterre. A l'Hôtel de Ville, la République était proclamée. Alors, à défaut de bals et en l'absence des baraques de forains, les troupes chargées de la défense de Paris improvisèrent à leur manière le plus grandiose des spectacles pyrotechniques qui fût jamais organisé de mémoire de Clodoaldiens.

Le 13 octobre, à midi et demi, tandis que les Prussiens avaient pris pied à Saint-Cloud, le Mont Valérien, l'un des forts de la ceinture militaire de la capitale, tira sur le château un obus qui explosa dans la chambre à coucher de l'empereur. Trois heures plus tard, toute l'aile droite flambait. A cause du vent qui soufflait fort, l'incendie se propagea rapidement par les combles, il embrasa le corps central et la grande galerie. A la nuit tombante, depuis le viaduc du Point-du-Jour, on distinguait, à travers les lueurs rougeâtres, les fenêtres et les statues dont le profil se détachait en noir. L'horizon était teinté de rouge et une immense colonne de fumée s'élevait dans les airs. Le château brûla jusqu'à l'aube. Le lendemain matin, il ne restait plus qu'un monceau de cendres.

Dans le parc, les Prussiens avaient pratiqué des éclaircies dans les massifs de verdure pour dégager la vue et faciliter le tir des batteries placées plus haut sur le revers de la colline, mais l'aspect général des jardins n'avait pas trop changé. Au premier coup d'œil, la Grande Cascade ne paraissait pas avoir beaucoup souffert. On ne pouvait malheureusement pas en dire autant de la Lanterne de Démosthène, qui avait été dynamitée et n'était plus qu'un amas de gravats à l'extrémité de l'Allée du Belvédère. Plus bas, au travers des arbres clairsemés, on apercevait le squelette calciné du palais. L'incendie avait achevé le travail des obus. Les embrasures des fenêtres, noircies par le passage des flammes, laissaient voir le ciel ; des

« Je le supplie de vous accorder des gloires. »

La statue de Jupiter du bassin des Vingt-Quatre Jets.

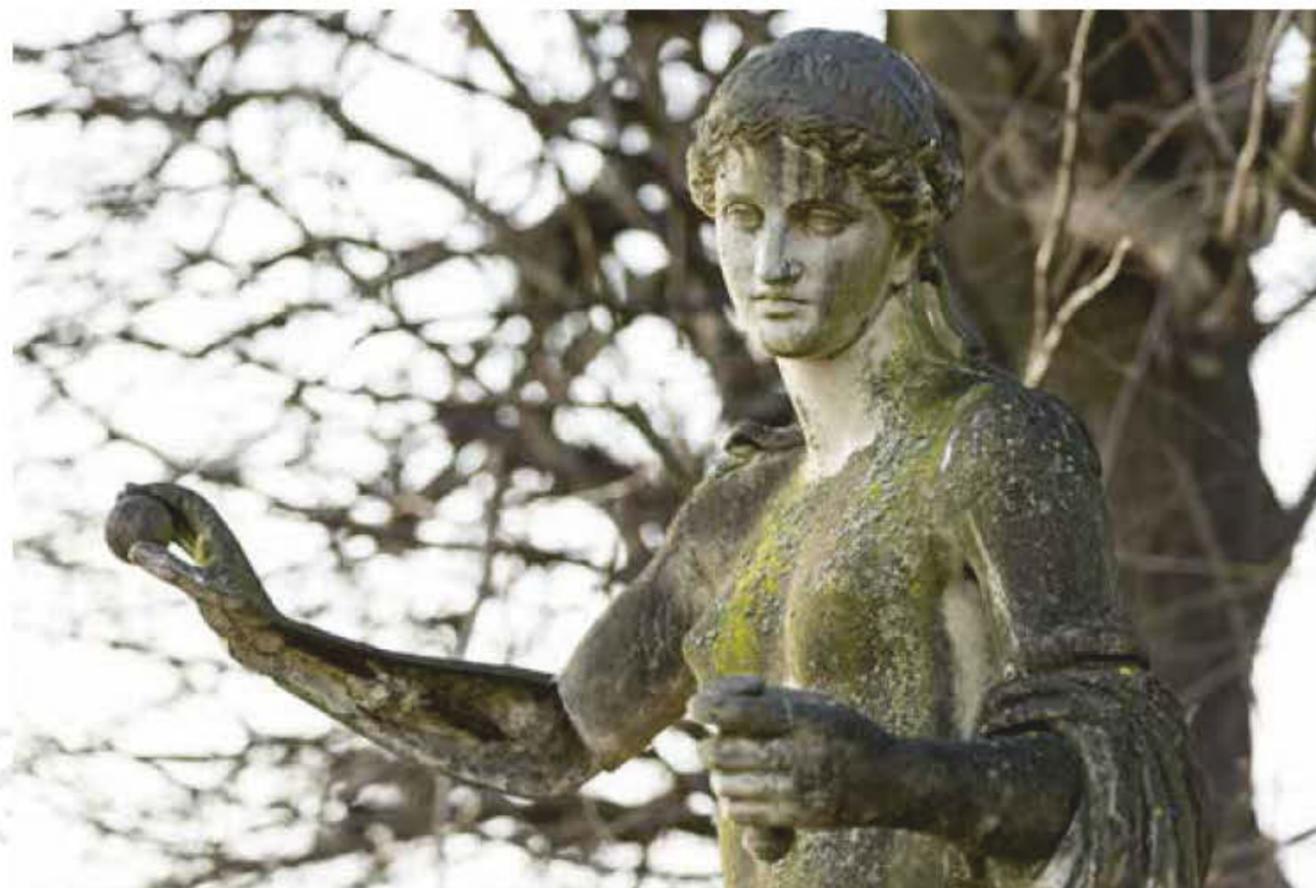


statues étaient décapitées, d'autres réduites à l'état de troncs informes. Certaines, étonnement, avaient eu la vie sauve, de même que trois lampadaires de la cour d'honneur qui avaient conservé les vitres de leurs lanternes. En avant du péristyle, *l'Aurore et Hercule* n'avaient pas bougé de leurs piédestaux. Mais tout l'intérieur du palais s'était effondré. Comme dans un plan en coupe d'architecture, la distribution des appartements se devinait dans l'enchevêtrement des poutres carbonisées, des ferrailles descellées et tordues, des tuyaux de chauffage et des conduites d'eau, des fragments de marbres. Sur un arrachement de plancher, une cheminée se tenait suspendue à un pan de mur à moitié éboulé. Aussi douloureux et désagréable que cela parût, le château avait été délibérément visé par les artilleurs du Mont Valérien qui tiraient sur les Prussiens retranchés sur les terrasses. Qu'un obus vint frapper le lit de l'empereur fut un malencontreux hasard, n'était l'emplacement de la chambre impériale qui se trouvait dans leur ligne de mire. Le rédacteur du *Gaulois*, journal de sensibilité monarchiste, ne s'y trompait d'ailleurs pas quand il

Antinoüs.



*Le canal de la Grande Cascade,
la Vénus d'Arles.*



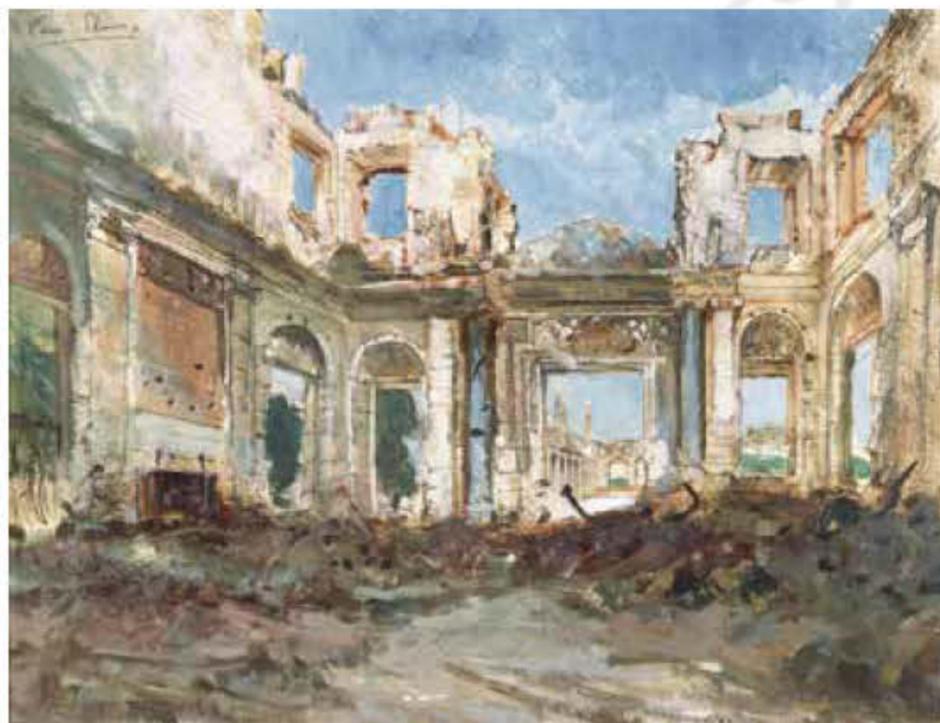
écrivait que « si pénible que puisse être le sacrifice des richesses contenues dans le château de Saint-Cloud, il était nécessaire de le détruire pour déloger les Prussiens qui s'y étaient installés. »⁸

Sans chercher nullement à combattre le sinistre, les Prussiens profitèrent, au contraire, de l'incendie pour emporter, comme prises de guerre, tout ce que les flammes épargnaient. Des voleurs, ceux-là français, pillèrent par la suite ce qui pouvait être revendu par les marchands de matériaux, malgré les efforts désespérés du régisseur du palais pour éviter les déprédations. Ainsi disparurent les bronzes de la rampe en fer forgé de l'escalier de l'impératrice et la double rampe de l'escalier d'honneur. Dans les jardins, l'occupant, à coups de barres de fer, s'acharna sur les quelques statues encore debout. « C'est à ces exploits de vandalisme que nous devons la perte de plusieurs statues et groupes de Coustou ; la mutilation du *Rhône* de Coysevox, une des plus belles œuvres du grand sculpteur ; la destruction de la *Vénus aux cheveux d'or* d'Arnaud, placée près du grand bassin.

Ne pouvant mutiler ou détruire les statues en fonte ou en bronze, ils les précipitaient dans les bassins. »⁹ Un sort analogue attendait les Tuileries qu'incendieront les Communards en mai 1871 ; la République, ainsi privée des deux principaux palais de gouvernement, sera contrainte, après l'intermède de Versailles, d'aller se loger à l'Élysée. Et d'y demeurer.

« Oh ! très pittoresque, très original, ces ruines, cette fête !... »

La position stratégique de Saint-Cloud sur les hauteurs de la Seine, condamnait la ville à devenir à son tour la proie des flammes. En janvier 1871, après de rudes combats du côté de Buzenval, les Prussiens y mirent le feu et elle brûla presque intégralement. On pourrait s'étonner que la fête se tint, en septembre suivant, comme à l'ordinaire. Mais au sortir d'épreuves aussi dures, qui avaient ajouté aux horreurs du siège les excès de la Commune, après tant de souffrances, les Parisiens



*Le château de Saint-Cloud après l'incendie, XIX^e siècle
Pierre Tota van Elven.
Musée de l'île de France, Sceaux, France /
© Bridgeman Images*

*Mur de soutènement
de la terrasse du Château.*

*Double page suivante :
Petit Parc, parterre de la Lyre
(ou du Centaure), vase Médicis
à décor mythologique marin.*

avaient besoin de s'amuser. Par une espèce de curiosité malsaine, la présence des ruines attirait les touristes qui faisaient un arrêt à Saint-Cloud avant d'aller visiter Versailles. Ludovic Halévy, le célèbre dramaturge qui possédait une maison de campagne à Ville d'Avray, aux abords du parc, surprit un groupe d'Anglais en promenade au milieu des décombres. Il laissa de cette rencontre insolite un tableau piquant dans ses *Souvenirs* : « Ils s'en vont voir la fête au galop, toujours au galop... Ils ont tant de choses à voir, et si peu de temps pour les voir. Le temps est admirable, il y a foule à cette fête de Saint-Cloud... Et beaucoup de gaieté, de grands éclats de rire devant les baraques de saltimbanques. La colonne anglaise se fait place avec une impétuosité froide et une curiosité féroce ; on entend des exclamations : « Oh ! très pittoresque, très original, ces ruines, cette fête !... » Ils achetaient tout à l'heure des éclats d'obus, ils achètent maintenant des mirlitons... Mais le temps les talonne... Le guide pousse son troupeau vers la gare. Ils n'avaient qu'une heure pour les ruines et pour la fête ; l'heure est passée... A Versailles ! Versailles les attend. »¹⁰

Évidemment, la question se posa de savoir ce qu'on ferait de Saint-Cloud. La défaite de 1870 demeurait une plaie ouverte dans l'orgueil national que la perte des provinces de l'Est maintenait à vif. La vue des ruines avait, certes, des vertus expiatoires, mais outre le danger qu'elles représentaient pour les promeneurs qui s'en approchaient de trop près, outre le coût que leur surveillance et un minimum





d'entretien entraînaient, outre que les forains et les restaurateurs faisaient pression sur l'administration des domaines pour disposer d'un emplacement plus vaste et permanent, l'idée chemina qu'il fût préférable de tout faire disparaître pour tourner définitivement cette page sombre de l'histoire. Sensible aux revendications de l'entreprise foraine, Pierre Tirard, le ministre des Finances — il était député de la Seine — défendit en 1883 un projet de loi visant à autoriser le démembrement du parc et, à terme, son lotissement. Le texte fut rejeté à six voix près, sans doute parce que le projet servait trop manifestement des intérêts privés. Conserver les ruines en l'état n'avait aucun sens. Quant à reconstruire le palais, encore eût-il fallu s'accorder sur l'affectation qu'on voulait lui donner. On ne savait où loger les souverains étrangers qui venaient à Paris en visite officielle, mais engager un tel chantier eût englouti des sommes astronomiques pour un usage très limité ; le président de la République avait besoin d'une résidence d'été, mais à partir de 1887, Sadi Carnot opta pour le château de Fontainebleau. La volonté politique manquait et la République n'allait pas s'encombrer de vestiges inutiles. Saint-Cloud était condamné à disparaître.

Dans les mois qui précédèrent sa destruction, vers 1890, une femme toute de noir vêtue, suivie à une distance respectueuse par une dame et un monsieur discrètement élégants, erra un moment à travers les ruines. Elle avait dû compter sur la complicité de quelque surveillant pour entrer, car le public n'était pas admis à franchir les palissades qui délimitaient le périmètre de sécurité. Plus de vingt années avaient passé et probablement qu'aucun employé du domaine en activité n'avait l'âge de l'avoir connue. L'eût-on même reconnue ? La scène est véridique, aussi fantastique qu'elle paraisse. Cette mystérieuse visiteuse était l'impératrice Eugénie qui s'autorisait à séjourner de nouveau en France depuis la mort du prince impérial en 1879. Le récit qu'en consigna Lucien Daudet, son confident, le fils cadet d'Alphonse, mérite qu'on le cite dans son entier : « A propos de je ne sais quoi, l'Impératrice a raconté une impression de rêve, un jour qu'ayant voulu revoir Saint-Cloud avant la démolition finale, elle avait vu, poussant à côté d'un endroit où elle s'était si souvent tenue en costume d'apparat, un grand arbre qui, en dix-huit ou vingt ans, avait fait craquer le marbre d'une cheminée : « Je me demandais si c'était vraiment moi qui avait été impératrice. » Le même jour, elle se trouvait au milieu de rosiers, pas taillés depuis cette époque, et sans savoir comment, s'est trouvée prise, enlacée, par les branches de ces rosiers redevenus sauvages, si bien qu'il fallut un gardien pour la délivrer comme si les arbres l'avaient reconnue. En racontant cela, elle semblait un peu émue. »¹¹

Cette émotion, comment ne pas la ressentir soi-même en pensant aux premiers coups de pioche qui, en août 1892, renversèrent ces ruines. Les travaux de démolition débutèrent même par un accident malheureux qui ensevelit trois ouvriers sous les décombres d'un mur qu'on abattait.

*L'escalier de la terrasse
de l'Orangerie.*



Sous les mêmes lumières de l'automne, dans une répétition infernale de l'histoire

Mon propos n'est pas de raconter la fête de Saint-Cloud au tournant des deux siècles. D'autres s'y emploieraient mieux que moi. Depuis le XVIII^e siècle, elle figurait parmi les distractions les plus courues des Parisiens, hors des murs de la capitale, leur dernier rendez-vous joyeux avant l'hiver. Elle générait toute une activité économique, assez lucrative, notamment au niveau des transports, aussi bien par voie de terre que par la Seine, pour y conduire, le dimanche, le petit peuple laborieux, qui venait s'y amuser et souvent s'en retournait chez lui, le soir, à pied. Les deux lieues étaient vite parcourues à une époque où la marche était le principal mode de déplacement sur de courtes distances. Une anthologie des textes sur la fête de Saint-Cloud aurait son intérêt, mais guère sa place ici. Pour les besoins de ma documentation, j'en ai rassemblé un grand nombre, articles de presse, extraits de Mémoires, de souvenirs, de romans. Ma préférence va à un passage du *Voyage au bout de la nuit* de Louis-Ferdinand Céline que je ne peux m'empêcher de rattacher aux *Souvenirs* de Ludovic Halévy. Deux tableaux des allées du parc de Saint-Cloud et des baraques de forains, décrites à quarante ans de distance, dans des atmosphères différentes, mais sous les mêmes lumières de l'automne, dans une répétition infernale de l'histoire qui recommençait son cycle meurtrier. En 1871, la guerre s'était conclue par la défaite sanglante de la France et la fête avait repris son cours ; en 1915, la guerre s'était rallumée dans un élan suicidaire de revanche et la fête s'était « comblée soudain de silence ».

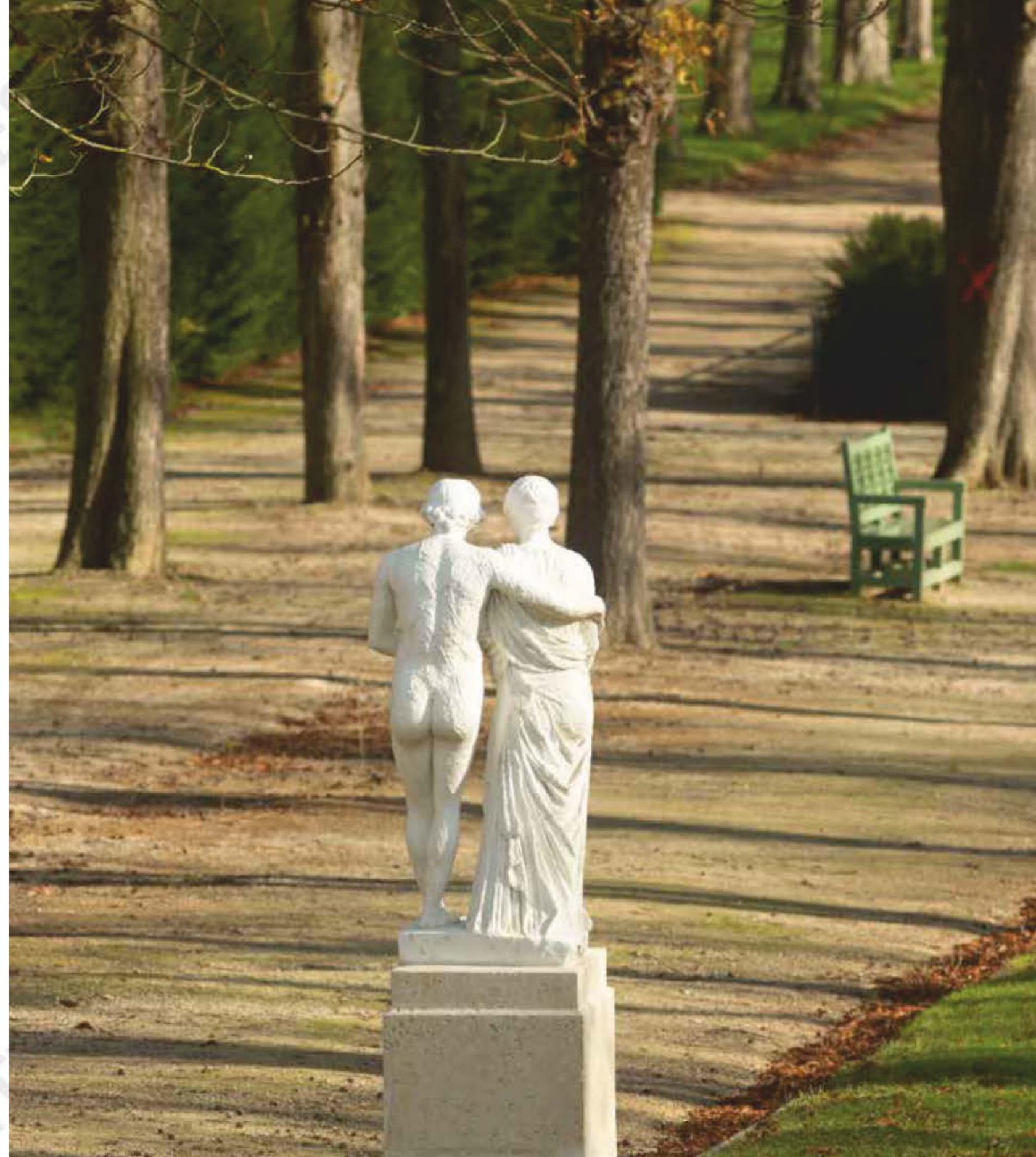
Ludovic Halévy :

« *Tout un peuple extraordinaire de saltimbanques* »

Ville d'Avray, 20 septembre 1871 – J'ai assisté ce matin au réveil de la fête de Saint-Cloud. Rien de plus original ; on surprend ainsi, en déshabillé, tout un peuple extraordinaire de saltimbanques, de femmes-silures, de pitres, de bobèches, de femmes colosses, de faux squelettes et de femmes-torpilles.

Voici le petit lever d'une écuyère de cirque forain ; la porte d'une baraque roulante s'entr'ouvre ; une jeune dame se montre, une Salomé de barrière... Deux grands yeux perdus dans une tignasse noire retombant de tous côtés en cascade. Et quel costume ! un vieux jupon de tricot rose, une grosse chemise de toile écrue, les pieds nus dans des chaussons de lisières. La pauvre petite, encore vaguement endormie, tire de la baraque son matelas et l'étale au soleil, sur l'herbe, pour lui faire prendre un peu l'air. Pendant ce temps, toute une procession sortait de la voiture... un enfant... un chat noir... encore un enfant à demi nu... un chien blanc... un autre enfant... un autre chien... puis un singe... et enfin un monsieur... un seul monsieur... mais quel monsieur ! le maître de cette ménagerie... le roi de tous ces animaux !... Ils avaient passé la nuit, là-dedans, en famille.

*Le bassin des Trois Bouillons,
l'Amour et Psyché
(d'après l'antique).*





« Ces arbres ont la douce ampleur
et la force des grands rêves. »

L'allée du Fer à Cheval.

A cinquante pas de là, je surprends, entre une marchande de pain d'épice et la gérante d'un tir aux macarons, ce lambeau de conversation :

— Vous ne savez pas... la fille de la somnambule épouse le fils de la toupie hollandaise... c'est décidé d'avant-hier.

— Oh ! ça devait finir comme ça.

Est-ce la fille de la somnambule sur la porte de laquelle je lisais tout à l'heure cette affiche pleine de promesses :

C'est ici la rêveuse des destinées du monde. Cette dame se rend en ville et ne laisse rien à désirer.

J'entends des cris. Je vois un rassemblement. De toutes parts on accourt. C'est un combat, un combat entre deux femmes. J'interroge une marchande de pain d'épice qui me dit :

— C'est deux joueuses d'orgues qui se disputent un estropié. Il y en a une qui veut le garder, et l'autre qui dit que c'est son tour de l'avoir, qu'elle l'avait retenu pour aujourd'hui. Tenez, il est là, l'estropié.

Elle me montre un pauvre diable sans jambes, assis dans un petit chariot ; il contemplait la bataille d'un air doux et résigné, attendant la fin du combat pour s'abandonner docilement au vainqueur.¹²

Louis-Ferdinand Céline :

« *Ces arbres ont la douce ampleur et la force des grands rêves* »

« Nous longions les berges vers Saint-Cloud, voilées du halo dansant des brumes qui montent de l'automne. Près du pont, quelques péniches touchaient du nez les arches, durement enfoncées dans l'eau par le charbon jusqu'au plat-bord. L'immense éventail de verdure du parc se déploie au-dessus des grilles. Ces arbres ont la douce ampleur et la force des grands rêves. Seulement des arbres, je m'en méfiais aussi depuis que j'étais passé par leurs embuscades. Un mort derrière chaque arbre. La grande allée montait entre deux rangées roses vers les fontaines. A côté du kiosque la vieille dame aux sodas semblait lentement rassembler toutes les ombres du soir autour de sa jupe. Plus loin dans les chemins de côté flottaient les grands cubes et rectangles tendus de toiles sombres, les baraques d'une fête que la guerre avait surprise là, et comblée soudain de silence.

— C'est voilà un an qu'ils sont partis déjà ! nous rappelait la vieille aux sodas. A présent, il n'y passe pas deux personnes par jour par ici... J'y viens encore moi par l'habitude... On voyait tant de monde par ici !...

Elle n'avait rien compris la vieille au reste de ce qui s'était passé, rien que cela. Lola voulut que nous passions auprès de ces tentes vides, une drôle d'envie triste qu'elle avait.

Nous en comptâmes une vingtaine, des longues garnies de glaces, des petites, bien plus nombreuses, des confiseries foraines, des loteries, un petit théâtre même, tout traversé de courants d'air ; entre chaque arbre il y en avait,



partout, des baraques, l'une d'elles, vers la grande allée, n'avait même plus ses rideaux, éventée comme un vieux mystère.

Elles penchaient déjà vers les feuilles et la boue les tentes. Nous nous arrêtâmes auprès de la dernière, celle qui s'inclinait plus que les autres et tanguait sur ses poteaux, dans le vent, comme un bateau, voiles folles, prêt à rompre sa dernière corde. Elle vacillait, sa toile du milieu secouait dans le vent montant, secouait vers le ciel, au-dessus du toit. Au fronton de la baraque on lisait son vieux nom en vert et rouge ; c'était la baraque d'un tir : *Le Stand des Nations* qu'il s'appelait.

Plus personne pour le garder non plus. Il tirait peut-être avec les autres le propriétaire à présent, avec les clients.

Comme les petites cibles dans la boutique en avaient reçu des balles ! Toutes criblées de petits points blancs ! Une noce pour la rigolade que ça représentait : au premier rang, en zinc, la mariée avec ses fleurs, le cousin, le militaire, le promis, avec une grosse gueule rouge et puis au deuxième rang des invités encore, qu'on avait dû tuer bien des fois quand elle marchait encore la fête.

— Je suis sûre que vous devez bien tirer, vous Ferdinand ? Si c'était la fête encore, je ferais un match avec vous !... N'est-ce pas que vous tirez bien, Ferdinand ?

— Non, je ne tire pas très bien...

Au dernier rang derrière la noce, un autre rang peinturluré, la Mairie avec son drapeau. On avait tiré dans la Mairie aussi quand ça fonctionnait, dans les fenêtres qui s'ouvraient alors d'un coup sec de sonnette, sur le petit drapeau en zinc même on tirait. Et puis sur le régiment qui défilait, en pente, à côté, comme le mien, place Clichy, celui-ci entre les pipes et les petits ballons, sur tout ça on avait tiré tant qu'on avait pu, à présent sur moi on tirait, hier, demain.

— Sur moi aussi qu'on tire Lola ! Que je ne pus m'empêcher de lui crier.

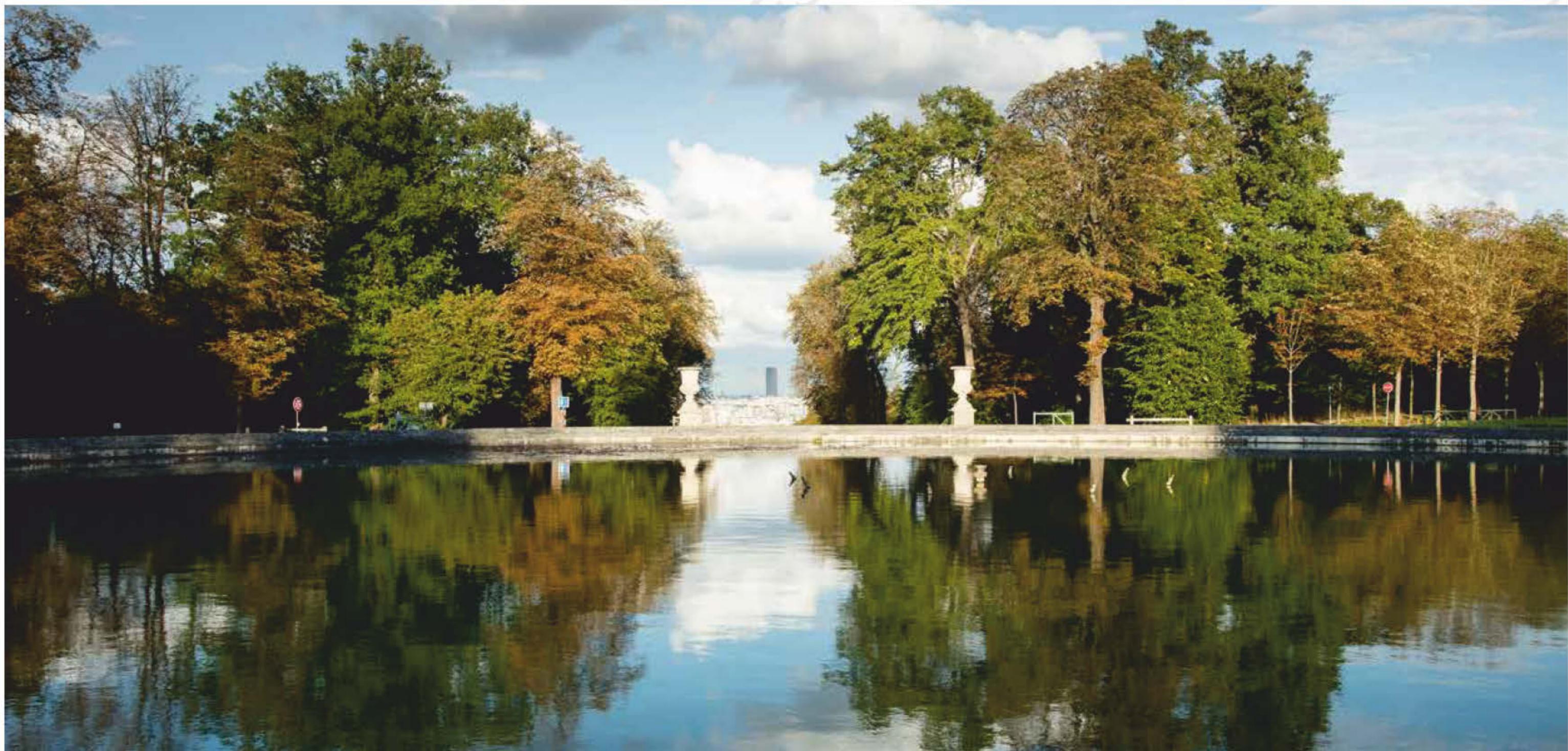
— Venez ! fit-elle alors... Vous dites des bêtises, Ferdinand, et nous allons attraper froid.

Nous descendîmes vers Saint-Cloud par la grande allée, la Royale, en évitant la boue, elle me tenait par la main, la sienne était toute petite, mais je ne pouvais plus penser à autre chose qu'à la noce en zinc du Stand de là-haut. J'oubliais même de l'embrasser Lola, c'était plus fort que moi. Je me sentais tout bizarre. C'est même à partir de ce moment-là, je crois, que ma tête est devenue si difficile à tranquilliser avec ses idées dedans.

Quand nous parvînmes au pont de Saint-Cloud il faisait tout à fait sombre. »¹³

Le bassin de Grande Gerbe.

Double page suivante :
Le bassin de Grande Gerbe.





*Le jardin du Trocadéro au lever
du jour, prunier myrobolan
pourpre (prunus ceracifera
pissardii) au premier plan.*

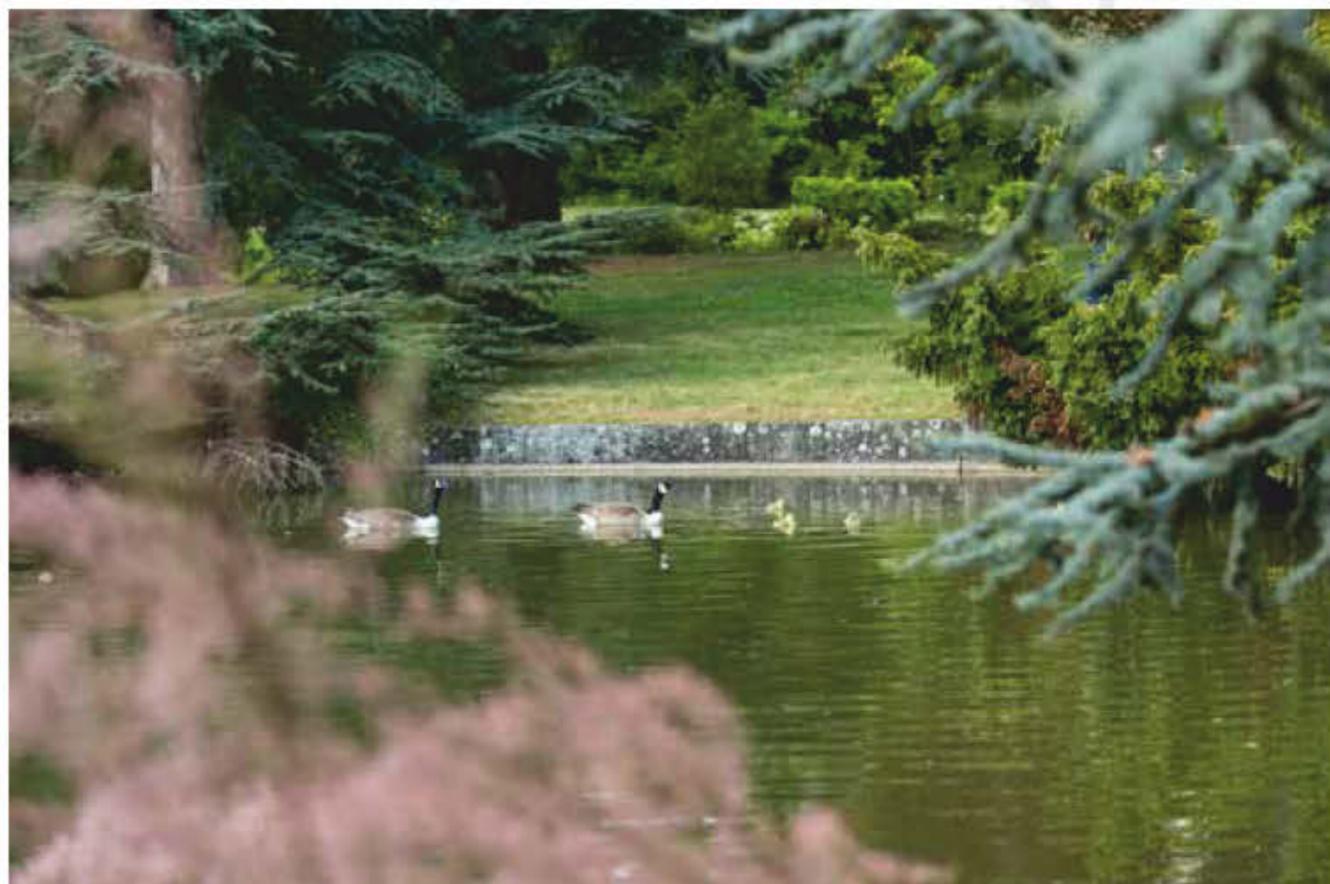
Épilogue

« Je rêve à la beauté de ces lieux »

On assure que Monsieur pressentit sa mort prochaine. Sa santé déclinait et le roi le pressait de se faire saigner, mais Monsieur s'y refusait obstinément. Philippe, en proie à des accès de tristesse, prenait peu à peu congé du monde. Son vieil ami le chevalier de Lorraine le surprit, un jour, à Saint-Cloud, perdu dans une de ses mélancolies. « Monsieur paraît bien triste — Oui, répondit le prince, je regarde ces beaux salons, ces beaux jardins, je rêve à la beauté de ces lieux ; que je les ai faits et que je dois bientôt quitter. » De l'endroit où se tenait Monsieur, « on voyait deux belles galeries séparées par un salon magnifique, l'une de ces galeries sert d'orangerie et l'on voit au bout et de plain-pied une belle allée de jardin, avec plusieurs jets d'eau, et cette allée, ces deux galeries et le salon, formant une enfilade dont la variété de la peinture, de la dorure, des meubles et de la verdure, forment un tout aussi magnifique que singulier. » Philippe était tout occupé de sa dernière heure qu'il sentait venir. Le 9 juin 1701, Monsieur rendit visite au roi à Marly, rentra chez lui, soupa gaiement et mourut le soir frappé d'apoplexie. Décidément, à Saint-Cloud, le mois de juin ne portait pas chance. On songe à la mort soudaine (et suspecte) de la première Madame, Henriette d'Angleterre, survenue le 30 juin 1670 et l'on se remémore l'exclamation célèbre que Bossuet prononça à l'occasion de son oraison funèbre : « Ô nuit désastreuse ! ô nuit effroyable, où retentit tout à coup, comme un éclat de tonnerre, cette étonnante nouvelle : Madame se meurt, Madame est morte ! » L'oraison funèbre de Monsieur, confiée à Mgr de Clermont-Tonnerre, évêque de Langres, n'a rien de remarquable. On lui préférera les *Regrets des Divinités champêtres de Saint-Cloud sur la mort de S.A.R. Monsieur*, qu'un aimable poète de cour a dédiés à la mémoire du prince en forme d'hommage :

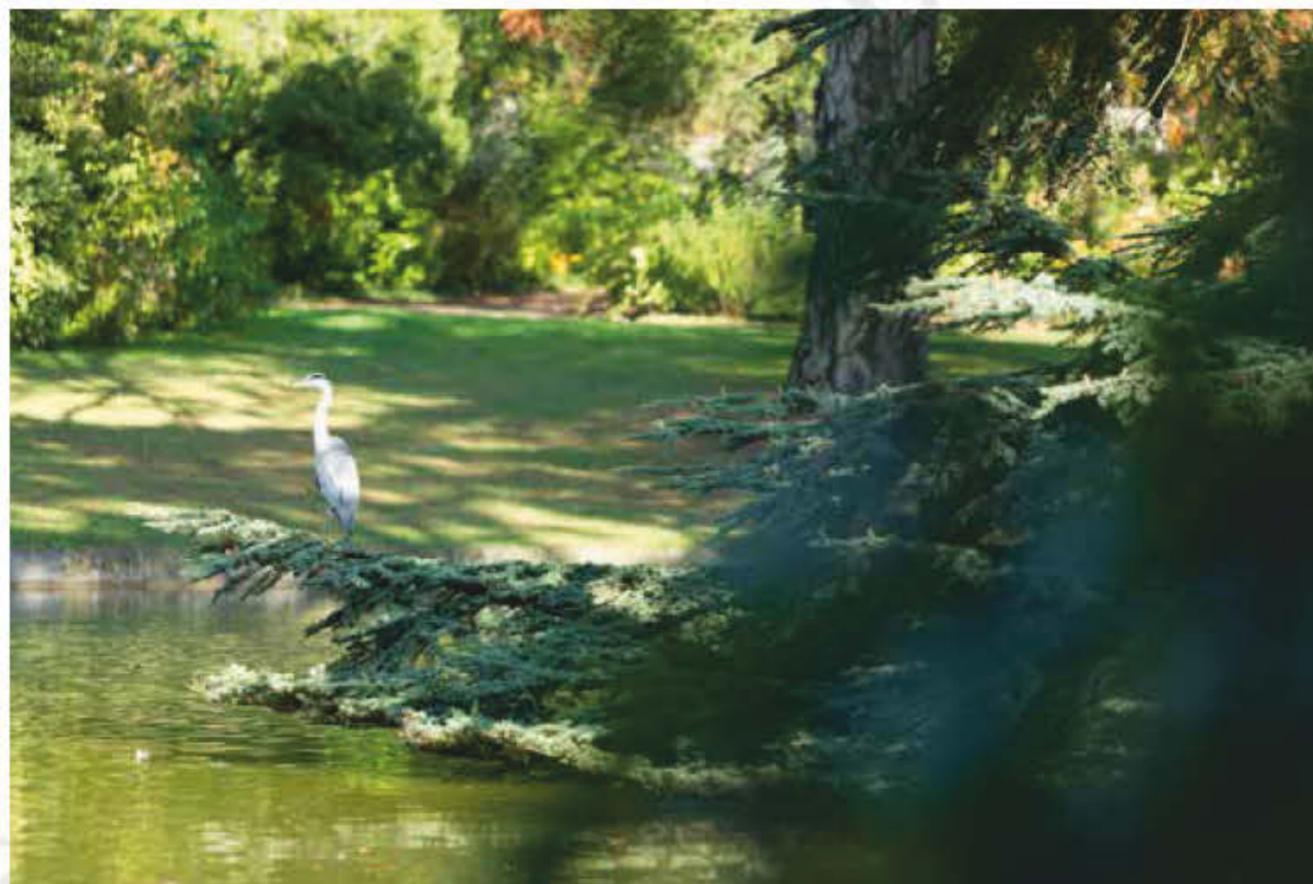
*Jardins délicieux, et vous, bois agréables,
Heureux témoins de sa grandeur,
Devenez languissants, soyez inséparables
D'un calme plein d'horreur.*

*Oiseaux qui, sous ces verts feuillages,
Égayez l'air de vos douces chansons,
Taisez-vous et plaignez, par de tristes ramages,
La perte dont nous gémissons.*



Le jardin du Trocadéro.

*Et vous, superbes eaux, dont la chute pompeusement
Fut si souvent l'objet de ses plaisirs,
Ne versez que des pleurs ; que votre onde orgueilleuse
Change son fier murmure en d'éternels soupirs.*



*Le jardin du Trocadéro,
héron cendré.*



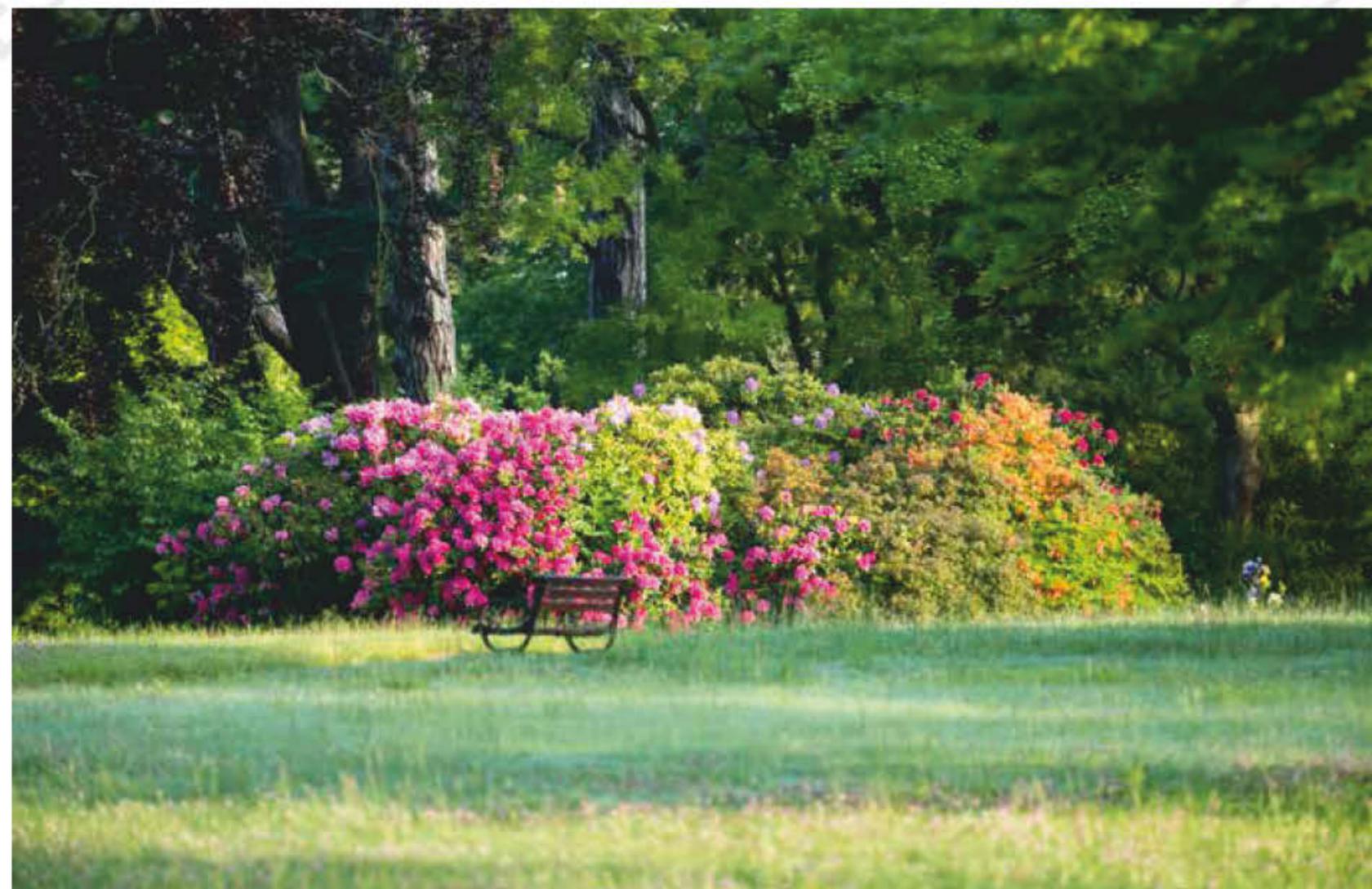
Le jardin du Trocadéro.



Le jardin du Trocadéro.



*Le jardin du Trocadéro, feuillage
du ptérocaryer du Caucase
(pterocarya fraxinifolia) au
premier plan.*



*Double page suivante :
Le jardin du Trocadéro.*

Un chêne immense, trois fois centenaire, se dresse fièrement entre l'Allée de Marnes et l'Allée de la Grande Gerbe. Véritable témoin des siècles, ce souverain végétal plus solide qu'un monument de pierre, a survécu aux ruines du palais qu'on a fini par raser. Monsieur refusait qu'on abatte ses arbres, parce qu'il ne supportait pas qu'on les fit souffrir. D'autres eurent moins de scrupules, le temps fit son œuvre, l'histoire et ses tourments emportèrent le reste, mais ce vieux chêne, comme un souvenir vénérable, perpétue à lui seul « la chaîne bruissante du passé ».





« Des parterres en broderies qui sont par excellence l'ornement des jardins. »

Le parc de Saint-Cloud aujourd'hui

« Un jardin remarquable »

Le parc de Saint-Cloud, avec ses 460 ha, ne s'honorerait certainement pas du label de « Jardin remarquable », sans le travail au quotidien de ses jardiniers. Une vingtaine d'agents de l'État, regroupés au sein du service des jardins, actuellement dirigé par Madame Odile Bureau, cheffe jardinier, perpétuent, en effet, les savoir-faire des jardiniers du roi, selon une organisation et des gestes qui n'ont guère changé depuis Louis XIV. Semis, rempotage et bouturage n'ont aucun secret pour eux. Dans la grande serre et sous les tunnels du jardin fleuriste de Sèvres, créé pour Marie-Antoinette, chaque année sortent environ cinquante mille plantes qu'on y cultive et qui, au printemps et à l'automne, en plus des douze mille bulbes servent à garnir les parterres. Comme au temps de Monsieur, on peut ainsi dire que le jardin « est toujours plein de fleurs que l'on change toutes les saisons ». Longtemps même, quand Saint-Cloud fournissait les jardins des palais nationaux, la production florale dépassait les trois cent cinquante mille sujets !

La mosaïculture du talus du jardin du Trocadéro mérite une attention particulière. Pièce maîtresse du fleurissement de Saint-Cloud, elle fut imaginée à la fin du XIX^e siècle, après la démolition des ruines du palais, pour habiller la pente de la colline au-dessus de la terrasse du Château. Avec ses 1 200 m² (60 m de longueur sur 2,10 m de largeur), ce tapis en mosaïque de fleurs représente une véritable prouesse technique et artistique. Sa réalisation nécessite plus de vingt mille pieds plantés très serrés et son entretien mobilise trois personnes. La cheffe jardinier en recompose chaque année le dessin, usant tantôt de l'équerre, tantôt du compas, dans une alternance de motifs, géométriques ou courbes, en clin d'œil aux jardins réguliers et paysagés.

Un dernier mot enfin. En octobre et en mai, pour les transporter dans l'orangerie de Meudon et leur permettre de passer l'hiver au chaud, des camions viennent chercher les caisses d'orangers et de grenadiers (une cinquantaine au total), qui ornent les terrasses à la belle saison.

Parterre en mosaïque de fleurs ou mosaïculture ornant la pente du jardin de Montretout.

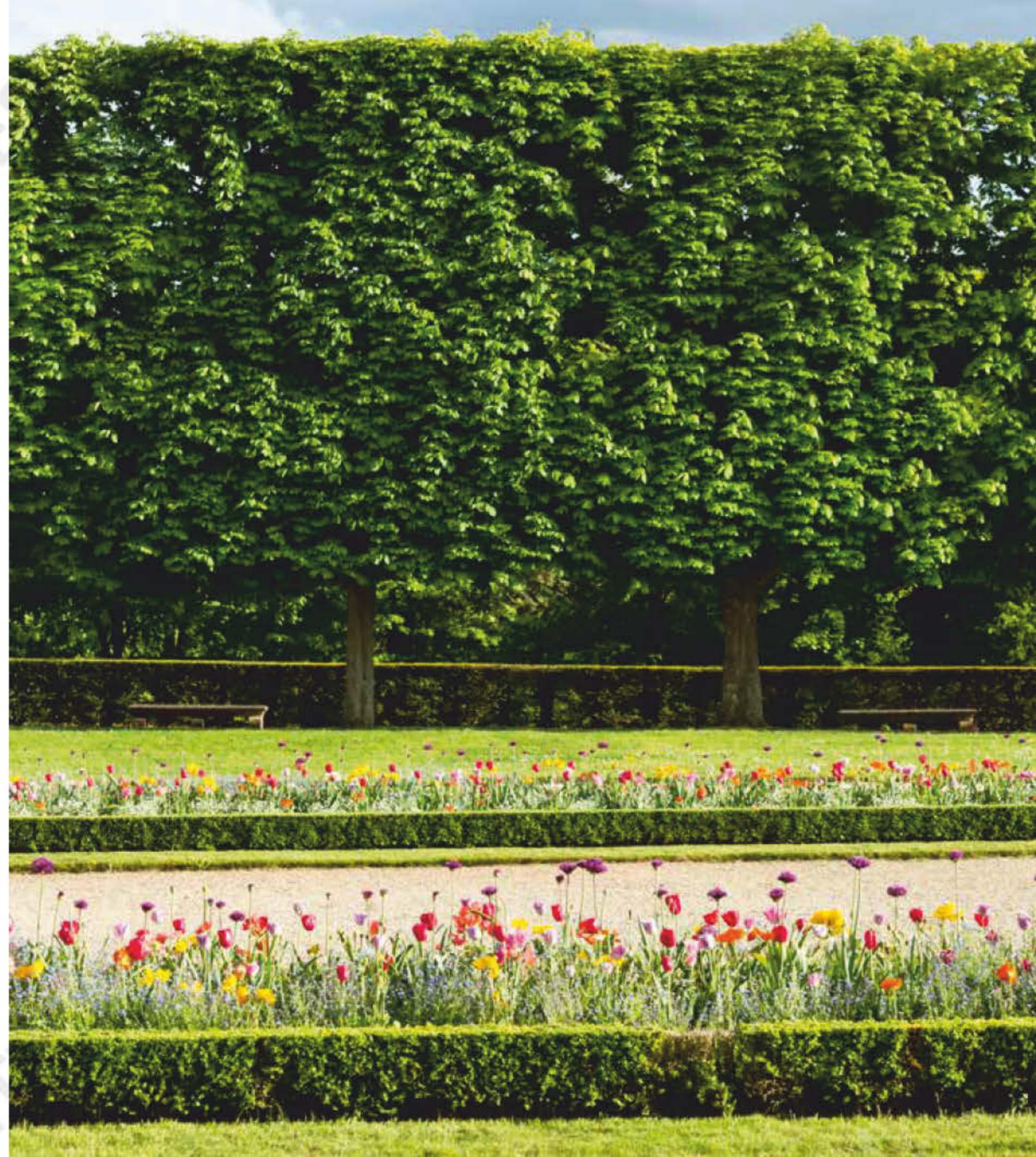


Le jardin de Valots.



*Le carré du Pré de la Belle,
jardins ouvriers.*

*Parterres fleuris sur la
terrasse de l'Orangerie.*





Rond de la Balustrade,
panorama sur Paris
et la Tour Eiffel.

Double page suivante :
Le bassin de la Petite Gerbe
et des Vingt-Quatre Jets.

Notes

1. Jean Vatout, *Le Palais de Saint-Cloud (Souvenirs historiques). Son histoire et sa description*. Paris, Didier, 1852, pp. 421-422.
2. Catherine Szanto, *Le promeneur dans le jardin : de la promenade considérée comme acte esthétique. Regard sur les jardins de Versailles*, thèse de doctorat d'architecture, sous la direction de Jean-Pierre Le Dantec, professeur des Ecoles Nationales Supérieures d'Architecture, soutenue le 9 décembre 2009.
3. Description de la fête donnée à Saint-Cloud le 24 septembre 1752, pour la convalescence de Mgr le Dauphin.
4. *Journal des Débats du dimanche* du 12 février 1875.
5. *Mémoires secrets pour servir à l'histoire de la République des lettres en France, depuis 1762 jusqu'à nos jours, ou Journal d'un observateur. par feu M. de Bachaumont*, Londres, 1784, I, p. 175.
6. Louis-Sébastien Mercier, *Tableau de Paris*, Amsterdam, 1788, T. IX, pp. 338-341.
7. *Mémoires de la reine Hortense*, Paris, Plon, 1927, T. I, pp 326-328.
8. *Le Gaulois*, 15 octobre 1870.
9. Marius Vachon, *Le château de Saint-Cloud. Son incendie en 1870. Inventaire des œuvres d'art détruites ou sauvées*, Paris, A. Quantin, 1880, pp. 19-20.
10. Ludovic Halévy, *Notes et souvenirs. 1871-1872*, Paris, Calmann Lévy, 1889, pp. 229-230.
11. Lucien Daudet, *Dans l'ombre de l'impératrice Eugénie*, Paris, Gallimard, 1935, p. 17.
12. Ludovic Halévy, *op. cit.*, pp. 233-235.
13. Louis-Ferdinand Céline, *Voyage au bout de la nuit*, Paris, Denoël, 1932, 73-75.





ISBN 978-2-84811-340-1



9 782848 113401

24 €